

# Gottfried Keller

## Les Gens de Seldwyla

Traduit de l'allemand par Lionel Felchlin



**ZOE**

LES GENS DE SELDWYLA

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ZOË

*Martin Salander,*  
trad. Benjamin et Jeanlouis Cornuz et Colette Kowalski, 1991

AUX ÉDITIONS L'ÂGE D'HOMME

*Henri le Vert,*  
trad. Jean-Paul Zimmermann, Poche Suisse, 1987

*L'Épigramme,*  
trad. Benjamin et Jeanlouis Cornuz, 1974

*Roméo et Juliette au village,*  
trad. Armand Robin, 1990

AUX ÉDITIONS AUBIER

*Henri le Vert,*  
trad. Georges La Flize, 1946

*Sept légendes,*  
trad. Léon Mis, 1943

GOTTFRIED KELLER

LES GENS DE SELDWYLA

Postface de Dominik Müller

*Traduit de l'allemand par Lionel Felchlin*

« Les lettres d'amour détournées »  
*traduit par Marion Graf*

**ZOE**  

---

**les classiques  
du monde**

*Les Éditions Zoé remercient la fondation Leenaards et une fondation privée genevoise pour leur soutien à la publication de ce livre ainsi que Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture pour sa traduction.*

*Le traducteur remercie la Fondation UBS pour la culture.*

Cette édition est dirigée par Marlyse Pietri.

Titre original:

*Die Leute von Seldwyla*

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2020  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture: Notter+Vigne

Illustration: Pietro Antonio Rotari, «Jeune fille regardant à travers un télescope», photo © Fine Art Images/Bridgeman Images

ISBN 978-2-88927-722-3  
ISBN EPUB: 978-2-88927-723-0  
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-724-7

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien  
de la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

# TOME I



D'après la langue d'autrefois, Seldwyla signifie un lieu ravissant et radieux, et telle est en effet la petite ville de ce nom située quelque part en Suisse. Elle se trouve dans les mêmes anciens murs d'enceinte et tours qu'il y a trois siècles, c'est toujours le même patelin ; la finalité originelle de la construction transparait dans le choix des fondateurs de la ville de l'ériger à une bonne demi-heure de route d'une rivière navigable, en signe évident que rien ne devait en advenir. Elle est pourtant bien située, en plein cœur de vertes montagnes qui, très ouvertes au midi, laissent passer le soleil, mais pas la moindre brise. C'est pourquoi d'assez belles vignes poussent autour des vieux remparts tandis qu'un peu plus haut, au flanc des montagnes, des forêts s'étendent à perte de vue, véritable richesse de la ville ; car c'est l'emblème et l'étrange destin de cette commune qu'elle est riche et les citoyens pauvres, à tel point que les habitants de Seldwyla ne possèdent rien et que personne ne sait au fond de quoi ils vivent depuis des siècles. Or ils vivent gaiement et de bonne humeur, tiennent la convivialité pour leur marque distinctive et, quand ils arrivent quelque part où l'on ne se chauffe pas du même bois, ils critiquent d'emblée l'hospitalité du coin, croyant que personne ne les surclasse dans cet art.

Le cœur et la gloire du peuple tiennent aux jeunes gens de vingt à trente-cinq, trente-six ans, ce sont eux qui donnent

le ton, prennent la barre et représentent la splendeur de Seldwyla. À cet âge, ils exercent en effet leur talent, activité ou métier qu'ils ont appris, c'est-à-dire qu'ils font travailler pour eux des étrangers le plus longtemps possible et se servent de leur profession pour se livrer à des échanges de créances sans pareils qui, fondement même de la puissance, du faste et de la convivialité des messieurs de Seldwyla, sont préservés avec une réciprocité et une complicité remarquables; mais, cela va de soi, au seul sein de cette aristocratie de la jeunesse. Car sitôt que l'un d'eux atteint la limite de ces années florissantes, à un moment où dans d'autres bourgades, les hommes entreprennent de faire le point sur leur situation et de s'affirmer, c'en est fini pour lui à Seldwyla; il est contraint de faire faillite et continue, s'il n'est qu'un Seldwylois ordinaire, de vivre sur place, épuisé et banni du paradis du crédit, ou, s'il lui reste quelque chose qu'il n'a pas encore dépensé, il s'engage à l'étranger et y apprend, pour un tyran étranger, ce qu'il a dédaigné d'exercer pour lui-même, à se boutonner et à se tenir droit comme un jonc. Ces hommes-là rentrent en soldats aguerris au bout de quelques années, comptent parmi les meilleurs officiers instructeurs de Suisse et savent enseigner aux jeunes troupes que c'en est un plaisir. D'autres partent encore ailleurs à l'aventure à l'approche de la quarantaine, et aux quatre coins du monde l'on peut tomber sur des Seldwylois qui tous se distinguent par leur maîtrise de l'art de faire carême, en Australie, en Californie, au Texas comme à Paris ou à Constantinople.

Quiconque demeure en revanche toute sa vie dans cette ville finit par apprendre à travailler, et plus précisément accomplir ce travail de fourmi qui consiste en mille petites choses que l'on n'a pas vraiment apprises pour gagner son kreutzer quotidien; les pauvres Seldwylois vieillissants, avec femmes et enfants, sont les petites gens les plus affairés du

monde une fois qu'ils ont abandonné leur métier, et il est touchant de voir avec quelle ardeur ils s'efforcent d'obtenir quelques sous pour un bon petit morceau de viande comme jadis. Tous les citoyens ont du bois en abondance et la commune en vend chaque année une bonne partie, de quoi aider et nourrir les nombreux indigents, c'est ainsi que la vieille cité suit un cycle immuable jusqu'à aujourd'hui. Mais dans l'ensemble, ils sont toujours contents, de bonne humeur, et lorsqu'une ombre trouble leur cœur, qu'un manque d'argent trop tenace pèse sur la ville, ils passent le temps en se réconfortant grâce à leur dynamisme politique, qui est un autre trait de caractère des Seldwylois. Ce sont en effet de fervents réviseurs de constitution, auteurs de propositions et gens de parti, et sitôt qu'ils concoctent une motion parlementaire farfelue et laissent leur député la présenter ou qu'un appel à une modification de la constitution émane de Seldwyla, on sait dans le pays qu'aucun argent n'y circule pour le moment. Ils aiment changer d'avis et de principes et sont toujours dans l'opposition à un gouvernement dès le lendemain de son élection. Si c'est un pouvoir radical, ils se rassemblent, pour le contrarier, autour du pasteur de la ville, pieux conservateur dont ils se moquaient encore la veille, lui font la cour en se pressant dans son église avec un enthousiasme feint, louent ses sermons et remettent à grand bruit ses petits traités imprimés et les comptes rendus de la Mission de Bâle, bien évidemment sans lui verser le moindre sou. Si le gouvernement à la barre n'a l'air qu'à moitié conservateur, ils se bousculent aussitôt autour des instituteurs de la ville et le pasteur n'a de cesse de payer au vitrier les carreaux cassés. Si, par contre, le gouvernement se compose de juristes libéraux qui tiennent beaucoup à la forme et de financiers douteux, ils se rendent en toute hâte chez le socialiste le plus proche et contrarient le gouvernement en

l'élisant au parlement, avec pour mot d'ordre que trêve de formalisme politique, les intérêts matériels sont les seuls qui puissent encore préoccuper le peuple. La veille ils veulent un droit de veto et même l'autonomie la plus immédiate, avec une assemblée populaire permanente pour laquelle ils auraient assurément tout le temps, le lendemain ils font semblant d'être épuisés et blasés des affaires publiques et laissent une demi-douzaine d'anciens membres du consistoire, failis trente ans plus tôt puis réhabilités tacitement, se charger des élections; confortablement installés derrière les fenêtres de l'auberge, ils les regardent se glisser dans l'église et rient sous cape, comme ce garçon qui disait: mon père n'a que ce qu'il mérite, si je me gèle les mains, pourquoi ne m'achète-t-il pas des gants! Hier ils ne s'enflammaient que pour la vie confédérale et s'indignaient au plus haut point que l'on n'ait pas réalisé l'unité pleine et entière en quarante-huit; aujourd'hui ils sont obnubilés par la souveraineté cantonale et ne participent plus aux élections au Conseil national.

Quand l'une de leurs frénésies ou motions devient gênante et désagréable à la majorité du pays, le gouvernement leur envoie d'ordinaire comme calmant une commission d'enquête pour régulariser l'administration des biens communaux de Seldwyla; ils ont alors bien assez de problèmes et le danger est écarté.

Tout cela est pour eux une source d'amusement sans pareille sauf lorsqu'ils boivent leur vin nouveau chaque automne, le moût en fermentation qu'ils appellent *sauser*; quand il est bon, on risque sa vie avec eux et ils font un boucan de tous les diables; la ville entière dégage une odeur de vin nouveau et les habitants ne sont plus bons à rien. Or, chose étrange, plus un Seldwylois est un propre à rien chez lui, mieux il se conduit en prenant le large, et qu'ils partent seuls ou en compagnie, comme lors des guerres passées, les

Seldwylois se sont toujours bien comportés. Plus d'un s'est déjà gaillardement essayé à la spéculation et aux affaires une fois sorti de sa chaude vallée ensoleillée où il ne s'épanouissait pas.

Dans une ville si joyeuse et étrange, on ne doit pas manquer d'étranges histoires et destins en tous genres, car l'oisiveté est la mère de tous les vices. En vérité, je ne veux pas raconter, dans ce petit livre, des histoires à l'image des caractéristiques que j'ai dépeintes de Seldwyla, mais quelques historiettes singulières qui sont arrivées de loin en loin, pour ainsi dire à titre exceptionnel, et qui pourtant ne pouvaient se passer qu'à Seldwyla.



## Panrace le boudeur

Sur une petite place tranquille, à proximité des remparts, vivait la veuve d'un Seldwylois qui en avait fini depuis longtemps et gisait sous terre. Il n'avait pas été l'un des pires, au contraire, il ressentait une telle envie d'être un homme bien et fort que le caractère prédominant auquel il n'avait pu échapper dans sa jeunesse le troublait; lorsque sa splendeur fut passée et qu'il dut, selon la coutume, quitter la scène de l'action, toute sa vie lui apparut comme un rêve désordonné, une duperie, il en dépérit et mourut peu après.

Il laissa à sa veuve une toute petite maison délabrée, un champ de pommes de terre aux portes de la ville et deux enfants, un fils et une fille. Avec sa quenouille, elle finançait le lait et le beurre pour faire cuire les pommes de terre qu'elle cultivait, et une maigre pension de veuve, versée chaque année par l'administrateur des pauvres après qu'il l'eut utilisée pour ses affaires quelques semaines au-delà de l'échéance, suffisait juste pour les vêtements et quelques dépenses mineures. Cet argent était toujours attendu dans la douleur, car les misérables habits des enfants finissaient trop tôt en lambeaux au cours de ces semaines prolongées et le pot de beurre laissait entrevoir son fond un peu partout.

La vision annuelle de ce fond vert était aussi régulière que n'importe quel phénomène astronomique et transformait tout aussi régulièrement la satisfaction minimale à peine sereine de la famille en une véritable insatisfaction pendant quelque temps. Les enfants importunaient leur mère pour une nourriture meilleure et plus abondante ; dans leur ignorance, ils croyaient qu'elle en était capable, car elle était tout ce qu'ils avaient, leur seule protection et leur seule autorité. La mère était mécontente de ce que les enfants n'aient pas, ou plus de raison, ou plus à manger, ou les deux à la fois.

Ces enfants avaient des caractères différents. Le fils était un garçon de quatorze ans, disgracieux, avec des yeux gris et un visage sérieux, qui passait la matinée au lit, puis lisait un peu dans un livre d'histoire ou de géographie déchiré et arpentait la montagne tous les soirs, été comme hiver, pour assister au coucher du soleil, seule perspective brillante et fastueuse qui se présentait à lui. Elle semblait être un peu pour lui ce qu'est la pause de midi pour les négociants à la bourse ; de ces moments, il revenait au moins d'une humeur tout aussi changeante, et quand il y avait eu des nuages bien rougeoyants ou dorés qui, telles de grandes armées, s'étaient déployés dans le sang et le feu et avaient manœuvré avec majesté, on pouvait véritablement le dire joyeux.

De loin en loin, mais rarement, il écrivait sur une feuille de papier d'étranges listes et chiffres qu'il plaçait ensuite dans une petite liasse tenue par un bout de vieux galon d'or. Dans cette liasse, il y avait surtout un petit cahier réalisé à partir d'une feuille de papier doré, pliée, dont le verso blanc était entièrement rempli de toutes sortes de lignes, figures et points alignés, avec des nuages de fumée et des bombes qui volaient. Il contemplait souvent cet opusculé avec satisfaction et y fixait de nouveaux dessins, la plupart du temps au moment où le champ de pommes de terre était en pleine

floraison. Il s'allongeait dans les fanes en fleurs, sous le ciel bleu, et, dès qu'il avait regardé une page blanche griffonnée, il examinait trois fois plus longuement la feuille d'or éclatante en face, sur laquelle se réfractait la lumière du soleil. C'était par ailleurs un garçon obstiné et enclin à la bouderie, qui ne riait jamais et ne faisait ni n'apprenait rien en ce bas monde.

Sa sœur avait douze ans, c'était une enfant ravissante avec de longs et épais cheveux bruns, de grands yeux bruns et une peau d'une blancheur éblouissante. Elle était douce et calme, se montrait docile et maugréait bien plus rarement que son frère. Elle avait une voix claire et chantait comme un rossignol; et bien qu'elle fût de ce fait plus aimable et charmante que le garçon, la mère donnait visiblement la préférence à son fils en favorisant son caractère, elle éprouvait en effet de la pitié pour lui, comme il ne voulait rien apprendre et ne s'en sortirait sans doute pas sans difficultés, alors que d'après elle, sa fille avait besoin de peu et trouverait bien à se caser.

La fille devait donc filer sans discontinuer pour que le jeune garçon ait davantage à manger et puisse tranquillement attendre son malheur à venir. Il l'acceptait sans façon et se comportait comme un jeune Indien qui laisse travailler les femmes, sa sœur n'en ressentait aucune contrariété et croyait que c'était dans l'ordre des choses.

Sa seule compensation, sa seule vengeance était une vile inconvenance qu'elle se permettait à chaque repas par la ruse ou la violence. La mère cuisinait chaque midi une épaisse purée de pommes de terre sur laquelle elle versait un lait gras ou un beau bouillon au beurre brun. Ils mangeaient cette purée tous ensemble dans le plat avec leurs cuillers en fer blanc, chacun se creusant une cavité dans la ferme montagne de pommes de terre. Le jeune fils qui, malgré sa

singularité, avait en matière alimentaire un sens prononcé pour la discipline militaire et tenait rigoureusement à ce que chacun ne prenne ni plus ni moins que ce qui lui revenait, veillait toujours à ce que le lait ou le beurre jaune débordant du plat coule de manière égale dans les différentes tranchées; la petite sœur en revanche, qui était bien plus ingénue, cherchait à amener, dès que ses sources étaient taries, par toutes sortes de galeries artificielles et de canaux d'écoulement, les délicieux ruisseaux de son côté, et même si son frère s'y opposait de toutes ses forces, construisait des digues tout aussi artificielles et bouchait chaque trou suspect qui allait apparaître, elle savait toujours ouvrir dans la purée une veine secrète ou accédait sans hésiter à la tranchée immergée de son frère avec sa cuiller, en violant ouvertement la paix, les yeux rieurs. Il jetait alors sa cuiller, se lamentait et boudait jusqu'à ce que la bonne mère penche le plat de côté et fasse couler sa propre bouillie dans le labyrinthe de canaux et de digues de ses enfants.

La petite famille vivait ainsi jour après jour et la situation ne changeait pas, alors que les enfants grandissaient sans qu'une occasion favorable se présente d'affronter le monde et de devenir quelque chose, chacun se sentait toujours plus mal à l'aise et misérable dans cette vie commune. Pancrace, le fils, ne faisait et n'apprenait rien d'autre que boudier d'une manière très raffinée et artificielle dont il se servait pour tourmenter sa mère, sa sœur et lui-même. Cela devint pour lui une occupation sérieuse et intéressante, où il exerçait assidûment les forces oisives de son âme en inventant cent petites tragédies domestiques qu'il mettait sur pied et dans lesquelles il savait prestement et magistralement jouer l'éternelle victime d'injustices. Il arrachait ainsi d'abondantes larmes à sa petite sœur Esther, à travers lesquelles le soleil de sa gaieté ne tardait pas à étinceler à nouveau. Cette légèreté

irritait et vexait tellement Pancrace qu'il boudait toujours plus longuement et pleurait lui-même de colère, en cachette.

Avec ce mode de vie, il raffermir sensiblement sa santé et ses forces, et comme il les sentait se multiplier dans ses membres, il élargit son rayon d'action et parcourut champs et forêts, une grosse racine ou un manche à balai à la main, en quête d'une bonne injustice à faire subir. Dès que pareille injustice se présentait et s'intensifiait, il rossait ses adversaires à les rendre pitoyables, dans cette curieuse activité il acquit et démontra tant d'habileté, d'énergie et de tactique subtile, aussi bien pour dépister et capturer l'ennemi que pour le combattre, qu'il l'emportait à la fois sur des jeunes qui lui étaient largement supérieurs en force et sur des troupes entières, ou battait au moins en retraite en toute impunité.

Lorsqu'il revenait d'une telle aventure victorieuse, le repas lui plaisait deux fois plus et les siens profitaient alors d'une joyeuse atmosphère. Un jour pourtant, il arriva qu'au lieu d'en distribuer, il prit lui-même de terribles coups, et quand il rentra à la maison plein de honte, de dépit et de rage, la petite Esther, qui avait filé toute la journée, n'avait pas pu résister à la tentation, elle s'était précipitée une nouvelle fois sur la nourriture réservée pour Pancrace et en avait mangé une partie, la meilleure, lui sembla-t-il. Triste et mélancolique, retenant à peine ses larmes, il regarda le minable reste refroidi tandis que sa méchante sœur, de retour à son rouet, riait à gorge déployée.

C'en était trop, cela ne pouvait pas rester sans conséquences. Pancrace partit dans sa chambre sans manger, affamé, et quand sa mère voulut le réveiller le matin pour le petit-déjeuner, il avait disparu et était introuvable. La journée passa sans qu'il revienne, puis un deuxième et un troisième jour. La mère et la petite Esther éprouvèrent une grande peur et une grande détresse; elles virent bien qu'il

avait prémédité son départ en emmenant ses affaires. Elles ne cessèrent de pleurer et de se lamenter lorsque leurs efforts pour découvrir sa trace restèrent vains, et six mois après que Pancrace eut disparu pour de bon, le cœur triste elles se résignèrent à leur sort, qui leur parut désormais doublement solitaire et misérable.

Comme une semaine est longue, et même un jour, quand on ignore où sont et vont maintenant ceux qu'on aime, quand un tel silence règne à leur égard à travers le monde, que nulle part il n'y a la moindre trace de leur nom, et qu'on sait pourtant qu'ils sont là et respirent quelque part.

Cinq ans, dix ans, quinze ans passèrent ainsi pour la mère et la petite Esther, jour après jour, et elles ne savaient pas si leur Pancrace était mort ou vivant. C'était une longue et sérieuse bouderie, et Esther, qui était devenue une belle jeune femme, devint sur ces entrefaites une jolie et distinguée vieille fille qui demeurait non seulement par fidélité filiale auprès de sa mère vieillissante, mais aussi par curiosité, pour être là au moment où son frère se montrerait enfin et voir comment l'affaire se déroulerait. Elle était en effet de bonne composition et croyait fermement qu'il reviendrait un jour et qu'il y aurait alors matière à se moquer. Du reste, elle n'avait aucun mal à rester célibataire, car elle faisait preuve de bon sens, elle voyait bien que le bonheur n'était guère durable chez les Seldwylois et qu'elle, au contraire, vivait toujours dans un minimum d'aisance avec sa mère, tranquille et sans soucis; elles avaient assurément une bouche en moins à nourrir et se contentaient de fort peu.

Par une belle et lumineuse après-midi d'été, en milieu de semaine, alors que l'on ne pense à rien et que les gens travaillent assidûment dans les petites villes, toute la gloire de Seldwyla traînait au soleil sur les pistes de quilles recouvertes de verdure aux portes de la ville ou dans la fraîcheur

de ses bars. Les indigents et les vieux en revanche martelaient, cousaient, ressemelaient, collaient, sculptaient et bricolaient avec une belle ardeur dans le seul but de mettre à profit la longue journée et de mériter une joyeuse soirée qu'ils savaient maintenant apprécier à sa juste valeur. Sur la petite place où habitait la veuve, il n'y avait rien à voir que le paisible soleil d'été sur les pavés entourés d'herbe ; mais aux fenêtres ouvertes, les gens d'un certain âge travaillaient et les enfants jouaient alentour. Assise sur une planche, la veuve filait derrière un jardinet de romarin en fleurs, face à elle, Esther cousait. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis le repas et personne n'avait encore engagé la conversation dans le voisinage. Le cordonnier estima sans doute qu'il était temps de s'accorder une petite pause et fit : atchoum ! si fort et si imprudemment que toutes les fenêtres tremblèrent et le relieur d'en face qui, en fait, n'était pas relieur mais assemblait toutes sortes de boîtes en carton au pied levé et avait suspendu à sa porte une boîte en verre craquelée dans laquelle un bâton de cire à cacheter se courbait au soleil, ce relieur s'écria : à vos souhaits ! et tous les voisins éclatèrent de rire. L'un après l'autre, ils passèrent la tête par la fenêtre, certains sortirent même sur le pas de la porte et s'offrirent des prises de tabac, ce fut le signal d'une petite distraction et de rires généreux pendant le café de l'après-midi qui dégageait une bonne odeur de chicorée dans les maisons. Ils avaient enfin appris à se réjouir des menus plaisirs. Un musicien étranger fit alors irruption dans cette ambiance bon enfant avec un orgue de Barbarie rutilant, ce qui est assez rare en Suisse faute de joueurs d'orgue indigènes. Il interpréta une mélodie nostalgique sur le vaste monde et ses histoires qui parut extrêmement belle aux auditeurs et arracha en particulier des larmes à la veuve, car elle songeait à son Pancrace qui avait désormais disparu depuis de nombreuses années.

Le cordonnier donna à l'homme un kreutzer, il s'en alla et la petite place retrouva le calme. Mais un autre vagabond arriva peu après, avec dans une cage un grand oiseau exotique qu'il ne cessa de piquer à travers les barreaux en se servant d'un bâton au fil de ses explications, si bien que le pauvre oiseau n'eut pas de répit. C'était un aigle d'Amérique; les lointaines contrées bleues au-dessus desquelles il avait plané du temps de sa liberté vinrent à l'esprit de la veuve et la rendirent d'autant plus triste qu'elle ignorait tout de ces contrées et de l'endroit où était son fils. Pour admirer l'oiseau, les voisins avaient dû sortir sur la petite place, et quand il eut disparu, ils se regroupèrent, portèrent le nez au vent et attendirent de nouvelles curiosités, car l'envie leur prit de musarder le reste de la journée.

Ce vœu fut exaucé et il ne fallut pas longtemps pour que le plus grand des spectacles s'approche à grand bruit, accompagné par tous les enfants du village. Un immense chameau allait l'amble sur la place, avec plusieurs singes sur son dos; un grand ours était conduit par un anneau nasal; il y avait aussi deux ou trois hommes qui créaient toute une chorégraphie, l'ours dansait et faisait ses drôles de tours en lâchant par moments de brusques grognements, si bien que les paisibles spectateurs prirent peur et regardèrent la créature sauvage à une distance prudente. Esther riait, au comble de la joie, en voyant l'ours se dandiner si gracieusement avec son bâton, le chameau avec sa mine satisfaite et les singes. Sa mère en revanche ne cessait de pleurer, car le méchant ours lui faisait pitié et elle devait une nouvelle fois songer à son fils disparu.

Une fois le cortège parti et le calme revenu, les voisins excités s'étant sauvés à sa suite pour se retrouver ici ou là pour la chope du soir, Esther dit :

— J'ai l'impression que Pancrace viendra à coup sûr encore aujourd'hui, comme tant de choses inattendues se

sont déjà produites avec la présence de chameaux, de singes et d'ours!

La mère se fâcha, car sa fille semblait compter le pauvre Pancrace parmi ces bêtes féroces pour se moquer de lui, et lui dit de se taire, ne réalisant pas qu'elle avait pensé la même chose. Puis elle soupira :

— Je ne vivrai pas son retour!

À ces mots survint la plus grande curiosité de la journée, une voiture ouverte, conduite par un cocher, déboula sur la petite place paisible encore effleurée par le soleil couchant. La voiture amenait un homme qui portait un képi comme le font les officiers français, il arborait aussi une moustache, une barbiche et un visage entièrement bronzé et brûlé par le soleil, qui révélait en outre quelques marques de balles et de coups de sabre. Drapé dans un burnous, comme les militaires français ont l'habitude d'en rapporter d'Afrique, il avait les pieds posés sur une gigantesque peau de lion qui tapissait le fond de la voiture; sur le siège en face de lui, il y avait un sabre et une pipe arabe mi-longue à côté d'autres objets exotiques.

L'homme écarquillait les yeux malgré l'air sérieux qu'il se donnait, il chercha tout autour une maison, comme quelqu'un qui se réveille d'un rêve difficile. Presque en chancelant, il sauta de la voiture qui s'était arrêtée sans raison au milieu de la place; il s'empara de la peau de lion et de son sabre et marcha d'un pas sûr vers la maison de la veuve, comme s'il en était sorti à peine une heure auparavant. La mère et Esther assistèrent à la scène avec étonnement et curiosité et tendirent l'oreille pour savoir si l'étranger montait l'escalier; même si elles ne parlaient presque plus de Pancrace, elles ne se doutèrent pas en cet instant que ce pût être lui, leurs pensées en étaient bien éloignées, happées par une curiosité stupéfaite. Elles le

reconnurent soudain à sa manière d'enjamber les dernières marches et, en passant le palier, de saisir presque aussitôt la poignée de la porte après avoir enfoncé en un éclair la clé mal engagée au fond de la serrure, ce qui avait toujours été sa façon de faire, lui qui dans son oisiveté avait gardé un étrange amour de l'ordre. Elles poussèrent un grand cri et se figèrent devant leurs chaises, regardant bouche bée la porte qui s'ouvrait. Pancrace se tenait sur le seuil, avec le sérieux austère et dur d'un guerrier étranger, il n'eut qu'un singulier tressaillement autour de ses yeux tandis que sa mère se mit à trembler à sa vue et ne sut plus que faire, que même Esther fut pour la première fois totalement abasourdie et n'osa plus bouger. Mais cela ne dura qu'un instant; le colonel, car le fils disparu ne portait rien moins que ce titre, ôta aussitôt son képi avec la politesse et le respect que lui avait appris l'accablante détresse de la vie, ce qu'il n'avait jadis jamais fait en entrant dans la pièce; une amabilité indigne, telle fut du moins l'impression des femmes qui ne l'avaient jamais vu aimable ni pu le considérer comme tel, se dégagea sur le visage sillonné de rides, quoique jeune, du soldat et révéla des dents blanches comme la neige lorsqu'il se précipita vers elles pour les enlacer toutes deux dans un épanchement de cœur.

Si la mère avait d'abord étrangement tremblé face au fils martial qu'elle présumait encore fâché, elle tremblait maintenant plus que jamais d'un timide bonheur, car dans les bras du fils revenu, dont la manière respectueuse d'ôter le képi et le nouveau charme flamboyant étaient forcément engendrés par l'émotion et le repentir, elle se sentait bouleversée comme par un coup de baguette magique. Avant ses sept ans, le garçon avait en effet déjà commencé à se dérober à ses caresses et, depuis lors, Pancrace s'était gardé, dans une froideur et un entêtement cruels, ne serait-ce que de toucher

sa mère de la main, outre qu'il était allé se coucher d'innombrables fois en boudant et sans dire bonne nuit. Aussi eut-elle l'impression de traverser un instant incompréhensible et insolite qui contenait toute une vie, elle était en quelque sorte embrassée par son fils pour la première fois en trente ans. Ce comportement parut si sérieux et important à Esther qu'elle ne parvint pas le moins du monde, elle qui s'était moquée du boudeur des milliers de fois, à lui adresser maintenant un regard rieur, elle retourna s'asseoir sur sa petite chaise, les larmes aux yeux, et observa fixement son frère devenu tout amical.

Pancrace fut le premier à se ressaisir après plusieurs minutes et, en bon soldat, à ménager une transition et une échappatoire en montant ses bagages à l'étage. Sa mère voulut l'aider avec Esther ; mais il la ramena à son siège avec bienveillance et ne permit qu'à sa sœur de descendre à la voiture et de porter quelques affaires. Esther prit alors l'initiative, elle qui retrouva vite sa bonne humeur et ne put s'abstenir plus longtemps de saisir la peau du lion par la longue et énorme queue et de la tirer par terre en se tordant de rire, sans cesser de s'écrier :

— Qu'est-ce donc que cette peau ? Qu'est-ce donc que ce monstre ?

— Il y a trois mois encore, dit Pancrace en posant le pied sur le pelage, c'était un lion vivant que j'ai tué. C'est ce gaillard qui m'a instruit et converti en me prêchant si instamment pendant douze heures que j'ai été, pauvre bougre, enfin guéri à jamais de la bouderie et de la méchanceté. Pour m'en souvenir, sa peau ne doit plus me quitter. C'était une belle histoire ! ajouta-t-il en soupirant.

Prévoyant que les siens, s'il les retrouvait en vie, n'auraient certainement pas grand-chose de précieux à la maison, il avait acheté, dans la dernière grande ville qu'il avait traversée, un

panier de bon vin et une corbeille remplie de mets délicieux pour qu'il n'y ait pas d'allées et venues à Seldwyla et qu'il puisse prendre le repas du soir en toute tranquillité avec sa mère et sa sœur. La mère n'eut donc qu'à mettre la table et Pancrace servit quelques poulets rôtis, un excellent aspic et une quantité de bons gâteaux; et plus encore! En chemin, il avait pensé combien la misérable lampe à huile avait jadis donné peu de lumière, combien de fois il s'était fâché du faible éclairage qui l'empêchait de se servir de son outillage inutile, même si sa mère, dont les yeux étaient pourtant plus vieux, lui avait toujours mis la petite lampe sous le nez, encore une fois pour le plus grand plaisir d'Esther, qui s'entendait à la lui subtiliser à la moindre occasion. Une fois, hélas, il l'avait éteinte en pleurant de colère, et lorsque la mère l'avait rallumée, soucieuse, Esther l'avait de nouveau soufflée en riant, sur quoi il avait couru au lit le cœur déchiré. Ce souvenir et bien d'autres lui étaient venus à l'esprit en chemin, et comme il lui tardait amèrement, avec angoisse, de savoir s'il reverrait celles qu'il avait abandonnées, il avait encore acheté quelques bougies de cire et en alluma deux maintenant, si bien que les femmes ne parvinrent pas à se remettre de leur étonnement face à toute cette splendeur.

La maison de la veuve eut ainsi des airs de petit mariage, quoique bien plus calme, et Pancrace profita de la vive lueur des bougies pour observer les visages vieilliss de sa mère et de sa sœur, cette vue l'affecta davantage que tous les dangers qu'il avait affrontés. Il sombra dans une profonde et triste méditation sur la nature et la vie humaines, sur la façon dont nos infimes traits de caractère, un tempérament aimable ou austère, façonnent aussi bien notre destin et notre bonheur que ceux de notre entourage et peuvent susciter un véritable sentiment d'obligation sans que nous sachions comment cela s'est fait, car nous ne choisissons pas notre

nature. Il fut dérangé dans ces considérations par les voisins, qui ne purent pas contenir leur curiosité plus longtemps et entrèrent l'un après l'autre dans la pièce pour voir l'être fabuleux, comme le bruit s'était déjà répandu dans toute la ville que le disparu Pancrace était revenu, qui plus est sous les traits d'un général français dans une voiture attelée de quatre chevaux.

Ce fut un cas d'une grande complexité pour les Seldwylois réunis dans leurs tavernes, tant pour les jeunes que pour les vieux, qui se grattèrent l'oreille d'un air ébahi. C'était en effet absolument contraire à l'ordre et aux us seldwylois de débarquer en homme parvenu, en général par-dessus le marché, comme par miracle, à l'âge où l'on était d'ordinaire un homme fini à Seldwyla. Qu'allait-il faire maintenant ? Allait-il vraiment rester là sans se sentir décati pour le reste de sa vie, surtout en vieillissant ? Et comment s'y était-il pris ? Que diable avait donc fait le jeune homme ignoré et insignifiant pendant toute sa longue jeunesse sans que cela l'épuise ? C'était la question qui agitait tous les esprits, et ils ne trouvèrent aucune clé pour résoudre l'énigme, car leur connaissance des gens et des âmes était insuffisante pour savoir que le tempérament austère et âpre qui avait engendré, pour lui et ses proches, tant d'amères souffrances, avait par ailleurs bien conservé son caractère, comme un vinaigre épicé un morceau de viande de mouton, et l'avait aidé à surmonter l'âge dangereux de la splendeur seldwyloise. Pour régler la question, on mit en doute la vérité même de l'histoire, on contesta qu'elle soit plausible et, pour confirmer cette opinion, on envoya sur la petite place quelques vieux qui avaient fait faillite, si bien que Pancrace, dont les voisins réunis appartenaient à cette caste, se vit entouré par toute une assemblée d'indigents curieux et débonnaires, comme un vieux héros dans les enfers par les ombres qui accourent.

Il alluma sa pipe turque et remplit la pièce de la senteur exotique du tabac oriental ; les ombres indigentes flairèrent les nuages bleus odorants avec une curiosité croissante, Esther et la mère ne cessèrent d'admirer la bienveillance et l'adresse avec lesquelles Pancrace divertit tout ce monde, et enfin l'aisance manifeste avec laquelle il congédia l'assemblée quand l'heure lui sembla venue.

Or comme les joies qui reposent sur le bonheur familial et les heureux événements entre parents de sang rendent soudain jeunes et alertes les personnes impliquées, même après les plus longues souffrances, au lieu de les épuiser ainsi que le fait l'agitation du monde, la vieille mère ne ressentit pas la moindre fatigue ni l'envie de dormir, pas plus que ses enfants, et, réchauffée par le bon vin qu'elle avait savouré avec délice, elle voulut enfin, avec sa fille encore bien plus impatiente, en savoir plus sur la destinée de Pancrace.

— Maintenant, répliqua-t-il, je ne peux plus commencer ma triste histoire en détail, il y aura bien un moment où je vous raconterai peu à peu mes aventures par le menu. Aujourd'hui, je ne vous en donnerai que quelques contours, le strict nécessaire pour parvenir à la fin, à savoir mon retour et la façon dont il s'est décidé, car c'est en fait la juste contrepartie de ma fuite d'antan, dans le même ton général. En m'enfuyant si honteusement à l'époque, j'étais rempli d'un ressentiment et d'une douleur inaltérables ; non pas contre vous, mais contre moi-même, contre ce pays, cette ville inutile, contre toute ma jeunesse. Je ne m'en suis rendu compte qu'après coup. Quand je me fâchais et boudais, surtout pour les repas, la raison secrète en était le sentiment lancinant que je ne méritais pas mon repas car je n'apprenais et ne faisais rien, car aucune activité ne m'attirait et qu'il n'y avait donc pas d'espoir que les choses changent ; tout ce que je voyais faire par les autres me paraissait lamentable et

ridicule; même votre sempiternel filage m'était insupportable et me donnait mal à la tête, alors qu'il me faisait vivre dans mon oisiveté. Une nuit, je me suis donc enfui le cœur plein d'amers tourments et j'ai marché jusqu'au matin, à sept bonnes heures de là. Au lever du soleil, j'ai vu des gens faner dans une grande prairie; sans rien dire ni demander, j'ai posé mon baluchon au bord du chemin, pris un râteau ou une fourche à foin et travaillé comme un forcené avec eux et avec la plus grande adresse; car j'avais bien remarqué, en traînant ici, tous les gestes et les exercices de ceux qui travaillaient, songeant même assez souvent qu'ils maniaient maladroitement ceci ou cela et qu'on devait déployer de tout autres gestes pour se dire travailleur.

» Les gens m'ont regardé avec étonnement, mais personne ne m'a empêché de travailler; ils m'ont invité à prendre le petit-déjeuner; c'est ce que j'avais voulu, et j'ai donc continué à travailler jusqu'au repas de midi, que j'ai aussi dévoré avec grand appétit. Les paysans se sont esclaffés, au comble de la stupeur, quand, au lieu de reprendre la fourche, je me suis soudain essuyé la bouche, j'ai repris mon baluchon et, sans un mot, poursuivi mon chemin. Dans un bois de hêtres dense et frais, je me suis allongé et j'ai dormi jusqu'au crépuscule; puis je me suis levé d'un bond pour ressortir du bois et observer le ciel, où les étoiles commençaient à apparaître. La position des étoiles était l'une des rares choses que j'avais retenues pendant mon oisiveté et comme j'y avais trouvé beaucoup d'ordre et d'exactitude, elle m'avait toujours plu, d'autant que ces brillantes créatures ne semblaient pas exercer une telle précision pour un salaire à la journée ou une portion de soupe de pommes de terre, elles ne faisaient que ce dont elles ne pouvaient s'abstenir, comme pour leur plaisir et avec succès. Vu qu'en apprenant peu à peu notre livre de géographie par cœur, si simple fût-il, je savais

à quoi m'en tenir sur cette terre, je m'y suis entendu pour prendre la bonne direction et j'ai décidé d'aller vers le nord à travers l'Allemagne, jusqu'à la mer. J'ai une nouvelle fois marché huit bonnes heures de nuit pour arriver avec le soleil du matin à un endroit sauvage et isolé au bord du Rhin, où, juste sous mes yeux, un bateau chargé de sacs de grains avait heurté un bas-fond et l'eau se répandait sur une partie du chargement. Comme il n'y avait que trois hommes à bord et que, dans cette contrée sauvage, personne n'était visible loin à la ronde de si bonne heure, on m'a accueilli à bras ouverts quand j'ai mis la main à la pâte pour aider les bateliers à porter le lourd chargement sur la rive et à remettre l'embarcation à flot. Nous avons secoué les grains mouillés sur des planches que nous avons mises au soleil, puis les avons retournés régulièrement avant de recharger le bateau. Tout cela a pris la plus grande partie de la journée, et j'ai eu l'occasion de partager plusieurs repas copieux avec l'équipage ; à la fin, ils m'ont même donné un peu d'argent et, à ma demande, m'ont fait passer sur l'autre rive à l'aide de la petite barque qu'ils avaient attachée derrière la péniche.

» Arrivé de l'autre côté dans une grande forêt de montagne, je me suis aussitôt endormi jusqu'à la tombée de la nuit, sur quoi je me suis de nouveau mis en route pour marcher jusqu'au lever du jour. Pour le dire en quelques mots : de cette manière, je suis parvenu en un peu plus de deux mois à Hambourg, en profitant partout, sans jamais m'épancher, d'une journée de travail quand elle se présentait, et de m'en aller dès que j'étais rassasié afin de marcher derechef pendant la nuit. Ma façon de faire surprenait chaque fois les gens, si bien que je n'ai souffert aucune contrariété et que j'étais déjà parti avant qu'ils ne se montrent réfractaires ou curieux. Comme j'évitais les villes et travaillais toujours en rase campagne, à la montagne ou en forêt, où il n'y avait

que des gens simples et authentiques, je voyageais vraiment comme du temps des patriarches. Je ne voyais jamais la trace du pouvoir des États dont je parcourais les terres, ma seule pensée était de quitter ces terres sans devoir mendier ou être l'obligé de qui que ce soit pour ma subsistance, de faire ce que je voulais, et notamment me reposer quand j'en avais envie et marcher comme il me plaisait. Par la suite, j'ai aussi appris à m'en tenir à un ordre qui n'était pas de moi, à la persévérance et à la régularité, et comme je venais soudain d'apprendre à travailler, j'ai fait ce qu'il fallait sans plus d'effort sitôt que j'en ai vu la nécessité impérieuse.

» D'ailleurs, cette vie en plein air, avec l'alternance constante de dur labeur, de repas copieux et de repos insouciant, me convenait à merveille, mes membres étaient si entraînés que je suis arrivé en gaillard fort et vigoureux dans la grande ville marchande de Hambourg, où j'ai couru d'emblée vers l'eau pour me mêler aux marins qui s'affairaient à charger leurs bateaux. Comme j'ai sauté sur chaque occasion et me suis montré appliqué sans rester bêtement bouche bée, sans dire un mot ou faire la grimace, ces rudes compagnons peu loquaces m'ont bientôt toléré en leur sein et j'ai passé une semaine avec eux, puis ils m'ont fait monter en douce sur un navire marchand anglais, dont le capitaine m'a accueilli à condition que je l'aide dans ses affaires privées, qu'il gérait pendant les traversées. Il s'agissait d'assembler et de fabriquer toutes sortes d'armes à feu et de pistolets à partir de vieilles pièces usagées qu'il achetait en grandes quantités quand il jetait l'ancre dans l'Ancien Monde. C'étaient de curieux et fabuleux outils de mort qu'il affûtait ainsi avec passion et échangeait à l'occasion sur les côtes sauvages contre de précieux produits pacifiques et de doux objets naturels. Je me suis tenu tranquille au travail et exercé, bientôt barbouillé d'huile, d'émeri et de limaille des pieds à la

tête comme un armurier forcené, et quand un pistolet était sommairement monté, on l'essayait d'une forte détonation ; jamais une seconde fois, on laissait cela à l'acheteur peau-rouge ou noir sur les îles perdues. Mais cette fois-ci, il n'a navigué que vers New York puis, de là, vers l'Angleterre où, suffisamment connaisseur en armurerie, je me suis séparé de lui pour m'enrôler dans un régiment qui partait pour les Indes orientales.

» À New York, j'avais mis le pied sur la terre ferme et regardé pendant quelques heures cette vie américaine qui aurait bien dû me plaire, car chacun y faisait ce qu'il voulait, allait et venait selon ses besoins et son humeur, sautant d'une activité à l'autre comme bon lui semblait, sans avoir honte de n'importe quel travail ou tenir l'un pour plus noble que l'autre. Pourtant, j'ignore pourquoi je me suis dépêché de regagner notre bateau et, au lieu de rester dans le Nouveau Monde, je suis tombé dans la partie la plus ancienne, rêveuse, de notre monde, dans la chaleur immémoriale des Indes, qui plus est dans l'uniforme rouge d'un soldat anglais taiseux. Et je ne peux pas dire que cette nouvelle vie m'a déplu, dès le premier instant sur le grand bateau de ligne où se trouvait le régiment. Le simple fait que nous soyons tous, tant que nous étions, nourris avec ponctualité et mesure, chacun recevant sa ration aussi sûrement que les étoiles brillent dans le ciel, aucun plus ou moins que l'autre et sans que l'un puisse gêner l'autre, me plaisait énormément, d'autant que personne n'avait à remercier pour cela et que nous le devons à notre seule présence bien ordonnée. Même si nous, les recrues, étions formées à bord et devons nous exercer chaque jour, cette activité me plaisait follement, car nous ne devons pas agiter la baïonnette pour y piquer une pomme de terre avec adresse, c'était un simple exercice qui était avant tout sans rapport avec la nourriture, il fallait seulement être ponctuel,

veiller à l'un comme à l'autre et sinon ne se soucier de rien. Dès le deuxième jour de notre traversée, j'ai vu battre un soldat qui avait pesté contre un supérieur après avoir commis plusieurs irrégularités. J'ai alors décidé que cela ne m'arriverait jamais, et mon caractère boudeur m'a été d'un grand secours en me facilitant discrètement une excellente ponctualité, de l'attention et en me forçant constamment à ne rien me pardonner.

» Je suis ainsi devenu un soldat tout à fait correct et valable ; je prenais plaisir à tout comprendre et à faire ce qui passait pour exemplaire, et comme j'y parvenais, je me sentais enfin satisfait, sans pour autant m'épancher davantage. Je ne me suis que rarement amusé, osant soudain une plaisanterie extravagante à demi-mot, ce qui me donnait réellement l'air d'un soldat tout en évitant qu'on ne puisse pas me supporter, à peine une année s'était ainsi écoulée dans cet étrange pays chaud que j'ai pris peu à peu du galon pour devenir un honorable sous-officier. Au bout de quelques années, j'étais un gros bonnet dans mon genre, je passais la plupart du temps dans les bureaux du commandant du régiment et m'étais montré bon administrateur en m'appropriant aussitôt les arts, l'écriture et le calcul nécessaires par la force des choses sans me prendre la tête. Tout suivait son cours et je semblais satisfait de moi, car je pouvais demeurer sans peine ni souci sous la chaleur du ciel bleu ; ce que j'avais à accomplir se faisait tout seul, je ne sentais pas de différence, que je me livre aux affaires ou à l'oisiveté. La nourriture ne m'importait plus et je faisais à peine attention aux heures et aux repas que je mangeais. À deux reprises à cette époque-là, je vous ai envoyé des nouvelles en plus de quelque pécule ; ces deux bateaux sont curieusement les seuls à avoir sombré corps et biens, j'ai abandonné, irrité, et eu l'intention de rentrer dès que possible, d'utiliser ma nouvelle aptitude

au travail et mon art de vivre rigoureux dans ma patrie. Je comptais ainsi ramener quelque chose de mieux à Seldwyla que si j'y revenais avec un million, j'imaginai déjà comment j'allais houspiller les fanfarons et les ichtyophages s'ils croisaient ma route.

» Mais ce n'était pas demain la veille, je devais d'abord apprendre ces choses, être transformé et secoué dans ma nature pour que l'envie me passe de vouloir houspiller mon prochain. Le commandant avait fait de moi son factotum et je passais le plus clair de mon temps à ses côtés. C'était un homme étrange d'une cinquantaine d'années dont l'épouse vivait en Irlande dans une vieille tour, car elle était sans doute encore plus originale que lui; tant qu'ils avaient vécu ensemble, ils s'étaient constamment querellés comme deux chats sauvages et avaient tous deux souffert de l'idée fixe qu'ils s'étaient chacun trompés sur le compte de l'autre, même s'ils étaient faits l'un pour l'autre. Ils étaient en bonne santé, pleins d'entrain, et se complaisaient dans cette illusion sans laquelle ils n'auraient plus pu vivre, et quand ils étaient éloignés l'un de l'autre, chacun veillait sur l'autre avec une attention touchante. La seule fille qu'ils avaient et qui s'appelait Lydia vivait la plupart du temps chez son père, elle lui était dévouée et avait de l'affection pour lui, car la différence même de sexe entre père et fille lui inspirait davantage de tendre pitié à l'égard de son père que de sa mère, bien que celle-ci valût tout aussi peu ou tout autant que lui dans cette relation prétendument malheureuse.

» Le commandant s'était installé dans une charmante demeure sur les hauteurs, située hors de la ville dans une vallée riche en palmiers, cyprès et sycomores entre autres. Sous ces arbres, tout autour de l'élégante maison blanche, étaient aménagés des jardins où l'on cultivait en partie des légumes de saison, en partie une quantité de fleurs qui poussaient ici

dans tous les coins à l'état sauvage, mais que le vieux aimait avoir à proximité et à profusion, si bien que l'ombre verte des arbres brillait véritablement de l'éclat de grandes fleurs pourpres et blanches. Quand il n'y avait plus rien à faire pendant le service, je devais entretenir ces jardins en militaire de confiance consciencieux ou, pour ne pas risquer de paresser, partir à la chasse avec le colonel, et sur ces entrefaites je suis devenu un habile chasseur ; derrière la vallée commençait en effet un paysage sauvage et infertile qui se perdait dans une contrée montagnaise hébergeant non seulement des nuées et des hordes d'animaux sauvages inoffensifs, mais aussi, de loin en loin, des bêtes féroces, en particulier d'énormes tigres. Dès qu'un de ces animaux faisait sentir sa présence, une grande procession se dirigeait vers lui, et j'ai longuement appris le danger à ces occasions avant de livrer des combats contre des hommes. Quand il n'y avait toujours rien à faire, je devais jouer aux échecs avec le patriarche et remplacer sa fille Lydia, qui, comme elle n'avait aucun sens ni talent pour cela et jouait de façon puérile, le privait de son plaisir. Moi en revanche, je m'étais bientôt assez exercé pour être à sa hauteur sans le dépouiller trop souvent de la victoire, et si ma tête n'avait pas été embrouillée par d'autres tracasseries, je l'aurais tantôt emporté sur le vieux furibond.

» J'étais ainsi devenu le plus curieux phénomène du monde ; je marchais à pas comptés sous ces palmiers, solennel et silencieux, dans mon uniforme écarlate, une légère canne de jonc à la main et sur la tête un foulard blanc pour me protéger du soleil brûlant. J'étais soldat, administrateur, jardinier, chasseur, ami de la famille et amuseur, et un bien étrange, car je ne disais mot ; même si je ne boudais plus et que j'étais passablement satisfait, je m'étais tellement habitué au mutisme que rien ne faisait bouger ma langue, à part peut-être un mot d'ordre ou un juron contre des soldats

débraillés. Cette façon de faire était pourtant utile au commandant, je suis resté presque cinq ans auprès de lui, jour après jour, et pouvais, quand j'avais du temps libre, faire ce qui me plaisait. Je l'ai mis à profit pour lire et relire la dizaine de livres que possédait le vieil homme et découvrir ainsi, comme ils étaient tous volumineux, un singulier fragment du monde. J'étais un lecteur fervent et discret qui se forgeait une sagesse dont il ne savait pas si elle avait cours ou non dans le monde, comme j'allais bientôt en faire l'expérience ; car même si j'avais déjà vu et vécu beaucoup de choses, ce n'en était en quelque sorte qu'une infime partie, l'essentiel se trouvait hors des voies que j'avais empruntées.

» Mon commandant a enfin été nommé gouverneur de la région où nous étions stationnés ; il souhaitait me garder auprès de lui et a ordonné ma mutation du régiment qui rentrait en Angleterre dans celui qui venait le remplacer, j'ai donc eu une fois de plus l'occasion d'être à ses côtés en tant que militaire et dans toutes les autres fonctions, ce qui me convenait très bien ; je suis resté un homme livré à lui-même, qui n'avait d'autre maître que son drapeau.

» À la même époque, la fille a quitté la vieille tour irlandaise pour rejoindre son père, le gouverneur. C'était une femme élégante d'une grande beauté ; ce n'était pourtant pas qu'une belle femme, mais aussi une personne distinguée qui savait ce qu'elle se voulait et donnait d'emblée l'impression qu'en tombant amoureux d'elle, on ne trouverait pas aisément un substitut ou une consolation à chaque coin de rue, car elle avait l'air d'une personne entière et indépendante que l'on ne rencontrerait pas une seconde fois. Cette noble indépendance semblait unie à la plus simple naïveté et bonté de caractère et, dans cette bonté, à la pureté et à la franchise qui, quand elles vont ainsi de pair avec la détermination et la fermeté, confèrent une véritable supériorité et

donnent à ce qui n'est au fond qu'une authentique nature ingénue, l'apparence d'une supériorité solennelle et prodigieuse. Elle était également très cultivée dans toutes les belles choses, car elle avait passé, à la façon de telles personnes, son enfance et sa jeunesse à apprendre tout ce qu'il convient de savoir, elle connaissait même la plupart des langues modernes sans le laisser paraître, si bien que face à elle, les ignorants ne sombraient pas facilement dans le terrible embarras d'en savoir moins qu'une oisive pimbêche. D'ailleurs, un sens solide et bien formé semblait davantage se révéler en elle dans le fait qu'elle jugeait et traitait très justement les petites et grandes choses qui se produisaient, les incidents ou les objets, ses pensées et ses paroles étaient alors tout aussi charmantes et décidées que le ton de sa voix et les mouvements de son corps. Elle était de surcroît, comme je l'ai dit, si enfantine, peu rusée, qu'elle n'était pas en mesure d'apprendre à jouer une partie d'échecs réfléchie et patientait pourtant joyeusement devant l'échiquier, se laissant sans cesse surprendre par son père. On se sentait aussitôt à l'aise avec elle ; on pensait tout de suite qu'elle était la bonne personne parmi les femmes et qu'il n'y en avait pas de meilleure au monde. Ses belles boucles blondes et ses yeux bleu foncé, au regard presque toujours sérieux et libre sur le monde, n'y étaient certainement pas étrangers, d'autant plus que sa beauté, bien qu'elle attirât l'attention, était empreinte d'une modestie et d'une pudeur typiquement féminines et faisait une impression unique et personnelle ; c'était, pour le redire en un mot, quelqu'un. En d'autres termes, je dis que ça avait l'air comme ça, mais en fait, Dieu sait si c'était finalement ainsi et il ne tenait qu'à moi que l'apparence semble si trompeuse, bref... »

Pancrace oublia de parler et sombra dans une rêverie mélancolique en affichant une mine assez peu guerrière,

presque candide. Les deux bougies s'étaient consumées à moitié, la mère et la sœur avaient la tête baissée et opinait, ne voyant ni n'écoulant plus rien, l'esprit tout endormi, car depuis que Pancrace avait entamé la description de sa probable bien-aimée, elles s'étaient peu à peu assoupies et l'abandonnèrent alors pour de bon en tombant dans un profond sommeil. Par chance pour notre curiosité, le colonel ne le remarqua pas, il avait d'ailleurs oublié à qui il parlait et poursuivit son récit sans lever les yeux vers les femmes endormies, comme quelqu'un qui ne peut plus s'abstenir de confier enfin ce qu'il a longtemps tu.

— Je n'avais encore jamais vu, dit-il, une femme de près jusque-là et en comprenais ou savais à peu près autant qu'un rhinocéros s'y connaît en cithare. Non que je n'aie pas aimé depuis toujours les observer quand je pouvais leur jeter des regards furtifs sans être aperçu et sans effort; il me répugnait toutefois au plus haut point d'engager la moindre conversation avec l'une d'elles, car j'avais toujours eu l'impression que les femmes ne se souciaient pas d'histoires raisonnables, claires et précises, qu'il leur était impossible d'aligner convenablement six mots sans changer de sujet, qu'elles cherchaient uniquement, après avoir dit quelque chose d'opportun et de bien, à glisser aussitôt une grande bêtise ou une incongruité, ce qu'elles faisaient passer pour leur grâce féminine et leur vivacité, mais n'était au fond qu'une forfaiture, d'autant plus détestable qu'elle s'accompagnait pour moitié d'une intention délibérée pour se livrer encore plus facilement, derrière cette confusion, aux vils instincts et aux perversités. C'est pourquoi je boudais et ruminais d'emblée avec toutes les femmes et ne daignais en regarder aucune ostensiblement. Dans les Indes, alors que j'étais heureux et ne nourrissais plus de ressentiment, il y avait beaucoup de femmes, aussi bien de sang indien qu'anglais, car

de nombreux marchands, officiers et soldats avaient leur famille avec eux. Or ces Indiennes, qui étaient belles comme les fleurs, tout sucre tout miel, n'avaient pas d'autres qualités et ne me touchaient pas le moins du monde, car la beauté et la bonté me semblaient ennuyeuses, sans sel ni défense, et il m'était pénible de songer qu'une telle femme, si elle était mienne, serait incapable de s'opposer à mes éventuelles mauvaises humeurs. Les femmes européennes que je voyais, en revanche, originaires pour la plupart de Grande-Bretagne, paraissaient déjà plus en mesure de se défendre, mais elles étaient moins bien et même si elles l'étaient, elles pratiquaient la bonté et la respectabilité comme un métier horriblement prosaïque et ennuyeux, même la noble féminité dont ces femmes respectables et sûres d'elles tiraient vanité, elles l'appliquaient plus comme des marchands d'épices que comme des femmes. On pèse une once ici, là on l'enveloppe soigneusement dans le sac en papier buvard de la bourgeoisie. Par ailleurs, j'avais toujours l'impression qu'un profond souffle de méchanceté traversait l'intimité de toutes ces belles et laides occidentales, la maladie de notre temps, qu'elles savaient transmise par notre sexe, nous les hommes européens, mais qui est devenue un nouveau mal deux fois plus intense chez elles. C'est en effet une triste époque où les sexes échangent leurs maladies et se communiquent leurs faiblesses innées. Telles étaient mes idées ignorantes et hypocondriaques sur les femmes, qui constituaient le fondement de mon attitude à leur égard et avec lesquelles j'allais mon chemin sans me soucier d'une seule d'entre elles.

» Lorsque la belle Lydia est arrivée et que je me suis trouvé chaque jour près d'elle, toute ma sagesse en a pris un coup et s'est effondrée. Je me suis aussitôt senti à l'aise en sa présence et je ne savais que faire. J'étais très étonné de ne ressentir ni animosité ni mépris à son égard, ni

condescendance, ni l'envie de jeter un regard furtif dans sa direction ; au contraire, je me réjouissais sans préjugés de sa présence et la regardais sans exagération, quoique librement et ouvertement, quand j'avais à faire non loin d'elle. C'était d'autant plus facile, dans ma position de pauvre soldat, que je n'avais nul besoin de lui adresser la parole sans y être invité et n'avais donc pas d'autre comportement à observer que celui d'un sous-officier sérieux qui se tient droit. Le silence, en particulier à l'égard des femmes, m'était devenu une seconde nature à la suite de longues années d'humilité, si bien que je n'aurais pu y faire exception maintenant, même avec la meilleure volonté du monde, même si le moment avait été opportun. Je sentais toutefois une grande et singulière bienveillance pour cette personne, j'étais tout disposé à lui parler, pour lui plaire j'ai changé mes mauvaises opinions sur les femmes et pensé que ça ne devait pas être si désagréable, du moins elles allaient trouver davantage grâce à mes yeux pour l'amour d'une seule. J'étais très heureux en présence de Lydia ou quand j'avais l'occasion de me rendre près d'elle ; je ne faisais pourtant pas un pas de plus que dans l'ordre normal des choses ; pas une fois je ne l'ai regardée ni suivie, quand je me trouvais dans la même pièce qu'elle, sans avoir une bonne raison de le faire, je sentais le calme en moi, comme l'eau fraîche de la mer quand aucun vent ne souffle et que le soleil brille.

» Cette situation a perduré près de six mois, une année voire un peu plus, je ne le sais plus exactement ; j'ai oublié toute la chronologie de l'époque, toute cette période me trotte dans la tête comme un jour d'été étouffant traversé de rêves. Pendant ces premiers temps, dont je ne sais plus s'ils étaient longs ou brefs, tout s'est déroulé pour le mieux, sans problèmes. Même si elle me voyait assez souvent, la dame n'avait pas beaucoup de prétextes pour me côtoyer ou me

parler, et quand c'était le cas, elle était des plus aimables et arborait chaque fois un sourire d'enfant innocent sur son beau visage, j'y répondais avec gratitude en faisant une mine d'autant plus respectable, sans sourciller, et disais "Très bien, mademoiselle !" ou la contredisais sans complexes quand elle se trompait, ce qui survenait rarement. Quand elle n'était pas là ou que j'étais seul, je pensais bien souvent à elle, non comme un amoureux, mais comme un bon ami ou un proche parent qui s'inquiétait sincèrement pour elle, ne voulait que son bien et imaginait toutes sortes de bonnes choses pour elle. À peine ai-je légèrement changé, si je me souviens bien, me tenant en plus haute estime en présence du gouverneur, faisant un peu plus le soldat qui ne connaît que son devoir et gardant l'apparence de l'indépendance dans mes autres services, comme il n'y avait pas de rapport salarial avec lui et qu'après avoir exécuté le travail proprement dit dans son bureau, ce pour quoi j'étais rétribué, j'exécutais le reste comme une personne de confiance et, quand l'occasion se présentait, je mangeais et buvais parfois seul avec lui. Et j'étais, comme je l'ai déjà dit, parfaitement calme et satisfait, ce qui devait se voir à mon comportement particulier.

» Un beau jour, alors que je m'affairais à l'ombre des arbres, Lydia est venue à trois reprises en une petite heure sans raison ni message à me transmettre. La première fois, elle a pris place sur un panier renversé et a mangé toute une petite corbeille de cerises rouges en bavardant sans cesse avec moi et en m'incitant à parler. La fois suivante, elle a avancé le panier tout près du rosier que j'étais en train de tailler et s'y est assise derechef pour coudre un ruban de soie blanche sur un joli bonnet de nuit ou qu'importe ce que c'était ; je ne parvenais pas à le distinguer précisément, car je ne regardais guère cette fois-ci et ne disais mot, comme j'étais un peu embarrassé. Elle est bientôt repartie pour revenir

une troisième fois avec un jeu de patience chinois délicatement ouvragé en ivoire, saisir le vieux panier et l'emporter à quelque distance où, me tournant le dos, elle a essayé de trouver la solution en silence. Je ne l'ai pas quittée des yeux jusqu'à ce que, glissant le jeu dans sa poche, elle se lève à l'improviste et s'en aille en chantant un trille étonnamment harmonieux sans se retourner. Tout cela ne me paraissait ni clair ni évident, mon âme s'est doucement mise à faire la moue ; j'étais dès lors amoureux de Lydia.

» Dans la douce et merveilleuse excitation, j'ai laissé mon rosier en plan, cherché le fusil à deux coups et me suis promené jusqu'au soir dans les profondeurs de la contrée sauvage. J'ai vu de nombreux animaux, mais oublié de leur tirer dessus ; quand je voulais en viser un, je repensais au comportement de cette dame et perdais l'animal de vue.

» Qu'est-ce qu'elle te veut, me demandais-je, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? En y réfléchissant encore et encore, une profonde gratitude a surgi et m'a enflammé pour toutes les choses possibles et impossibles qu'il pouvait y avoir d'une manière ou d'une autre dans cet incident, tandis que mon sens de l'ordre et la conscience de ma petite et peu gracieuse personne se livraient une bataille des plus hostiles. Comme je n'y ai rien compris, mes pensées ont soudain imaginé que cette femme en apparence si belle et brave était simplement un être écervelé et coquet qui se donnait bien du mal avec le premier venu et ne dédaignait même pas de commencer une histoire difficile avec un pauvre sous-officier. Cette maudite idée m'a fait si mal en m'accablant ainsi à l'improviste que, furibond, j'ai abattu un énorme sanglier effarouché qui surgissait dans les hautes herbes de montagne, ma balle s'est logée presque en même temps dans sa cervelle, tout aussi à l'improviste et mal à propos, que cette infâme pensée dans la mienne, et j'avais l'impression que le

sort de l'animal était enviable par rapport au mien. Je me suis assis sur la bête morte ; j'avais la belle créature à l'esprit et la voyais clairement venir par trois fois, chacun de ses mouvements, chacune de ses paroles m'habitaient. Curieusement, ce bon souvenir allait au-delà de cette journée et remontait au premier jour où je l'avais vue, pendant ce laps de temps où j'avais pourtant été tout à fait calme. De même qu'on voit distinctement, dans l'air transparent qui précède la pluie, sur les montagnes lointaines de nombreux détails qu'on ne perçoit pas d'ordinaire, et qu'on entend sonner les cloches les plus éloignées dans le silence de la nuit, je découvrais avec étonnement que chaque détail et changement de son apparence, chaque apparition m'avaient marqué à mon insu pendant tout ce temps, j'entendais résonner presque chacune de ses paroles, même la plus insignifiante et la plus éphémère, avec une expression clairement intelligible, dans le silence de cette contrée sauvage. Cette merveille était donc enfouie en moi comme dans le sommeil, secrètement, et l'événement de ce jour n'avait fait qu'ouvrir le verrou ou jeter une torche dans une botte de paille. J'en ai oublié ma terrible colère et me suis occupé sans réserve à l'exploitation de ma bonne mémoire, sans lui faire cadeau du moindre trait qu'elle pouvait me livrer de l'image de Lydia. C'est ainsi que j'ai flâné en direction de ma demeure et me suis abandonné tout entier à ces agréables pensées ; je ne suis toutefois plus parvenu à me trouver près d'elle avec autant de spontanéité et de calme, et comme je ne savais que faire et ne voulais rien d'autre, j'ai tenté d'éviter tout contact pour penser à elle avec d'autant plus d'ardeur. Trois ou quatre semaines se sont ainsi écoulées sans qu'il se passe quoi que ce soit, mais j'ai remarqué qu'avec toute la discrétion qu'elle observait, elle ne laissait échapper aucune occasion de faire ou de dire quelque chose en ma faveur et s'est mise à me flatter, car elle utilisait des

expressions que j'employais et jugeait les choses de la façon dont j'avais l'habitude de le faire. Dans un premier temps, cela ne m'a paru en rien particulier, car j'estimais toujours agréable de découvrir en elle les mêmes opinions sur les principes opportuns ou faux auxquels je m'astreignais; elle riait des mêmes choses qui me faisaient rire ou se fâchait contre les mêmes inconvenances. C'était finalement devenu si frappant, comme je n'avais guère l'occasion de lui parler, qu'elle cherchait à me plaire, non comme une coquette malicieuse, mais comme une simple enfant innocente, que j'ai sombré dans la plus grande confusion et ne savais plus du tout qu'en penser. J'ai alors trouvé mon salut, sans arrière-pensée, dans mon ancien art consommé de la bouderie et m'y suis pleinement endurci, d'autant que je ne me sentais rien moins qu'heureux dans cette relation singulière. Elle semblait réellement devenir soucieuse et abattue, embarrassée et timide, ce qui produisait un effet séduisant chez cet être si résolu et brave, car on a d'autant moins l'habitude, chez les femmes quelconques, plus elles sont étriquées, de les voir briller et séduire par une telle modestie timide. Au contraire, elles croient que rien ne leur va mieux qu'une assurance excessive et l'effronterie. Comme le vieux gouverneur s'est mis par ailleurs à lancer des piques et à badiner d'une manière peu délicate que je ne comprenais pas en s'écriant dix fois par jour "Vraiment, Lydia, tu es amoureuse de Pancrace!", j'en ai eu marre; je l'ai pris pour une très mauvaise plaisanterie, de mauvais goût et d'un ton des plus ordinaires à l'égard de sa fille, sans scrupule et grossière à mon égard, j'étais sur le point de le lui dire franchement et de l'envoyer au diable. Mais je me suis repris et replié sur moi-même. Lydia est devenue morose, elle semblait même devenir pâle et souffrante, ce qui m'a profondément attristé sans que je sache quoi faire. Quand elle a recommencé, malgré mon attitude, à me suivre

et à s'affairer constamment là où j'étais, j'ai sombré dans le désespoir, et dans le désespoir je me suis mis à entretenir des conversations décousues et maladroitement avec elle. Nous parlions de tout et de rien, de choses lamentables et inarticulées, comme si nous étions stupides tous les deux ; nous seuls semblions ne pas y songer du tout, nous nous regardions en riant comme des enfants ; j'oubliais tout le reste pendant ce temps et j'étais enfin heureux de n'avoir que ces brèves conversations avec elle. Le bonheur seul ne durait jamais plus de deux minutes, car nous avions aussitôt perdu le fil par manque de calme et de circonspection et ressemblions alors à deux enfants qui ont défait un bracelet de perles et voient avec tristesse les belles perles leur glisser des mains. Puis il fallait une fois de plus des semaines avant qu'une de ces grandes entreprises ne réussisse, je ne faisais jamais le premier pas, car j'étais de nouveau soucieux de ne rien me pardonner et de ne pas commettre de bêtises auprès de ces gens peu communs. Cent fois j'ai voulu me lever et partir, mais le temps passait si vite que je devais remettre mon acte à plus tard. Mes pensées étaient uniquement absorbées par cette affaire et j'étais d'une humeur très étrange.

» J'étais à peu près venu à bout des livres du gouverneur et ne savais plus quoi en apprendre. Lydia, qui m'avait si souvent vu lire, a saisi cette occasion pour me donner de ses livres. Il y avait parmi eux un volume épais comme une Bible de poche qui semblait appartenir au domaine spirituel, car il était relié en cuir noir et doré. Mais il n'y avait que des drames et des comédies, imprimés avec les caractères anglais les plus fins. On appelait ce livre le Shakespeare, dont la tête apparaissait sur la page de titre. Ce faux prophète séducteur m'a bien mis dans le pétrin. Il décrit le monde sous toutes ses faces, unique et vrai tel qu'il est, mais seulement tel qu'il l'est pour les hommes dans leur ensemble, qui pratiquent dans

le bien et dans le mal le métier de leur existence et de leurs inclinations de façon complète et caractéristique, avec la transparence d'un cristal de la plus belle eau, si bien que, si de piètres écrivains dominent et peignent le monde de la médiocrité et de l'imperfection terne en induisant en erreur les faibles d'esprit pour leur inculquer mille duperies insignifiantes, il domine quant à lui le monde de la plénitude et de la réussite en son genre, c'est-à-dire tel qu'il devrait être, et induit en erreur les forts d'esprit s'ils voient et croient retrouver dans le monde réel cette vie essentielle. Hélas! elle existe bien dans le monde réel, mais jamais là où nous sommes ou à l'époque où nous vivons. Il y a encore assez de méchantes femmes audacieuses sans les belles errances nocturnes de Lady Macbeth ou le frottement inquiet de sa petite main. Les empoisonneuses que nous rencontrons sont effrontées et sans remords, elles écrivent même leur histoire ou elles ouvrent une échoppe quand elles ont purgé leur peine. Il y a encore assez de gens qui croient être Hamlet et s'en vantent sans avoir la moindre idée des sentiments profonds d'un véritable Hamlet. Voici un tyran, sans la vaillance démoniaque et pourtant si humaine de Macbeth, voilà un Richard III, sans son esprit et son éloquence. Voici une Portia qui n'est pas belle, en voilà une qui n'a pas d'esprit, une autre qui a beaucoup d'esprit mais pas de bon sens et sait rendre les gens malheureux sans réussir à se rendre heureuse. Nos Shylock nous découperaient sans doute volontiers une livre de notre chair, jamais ils ne se risqueront pourtant à des débours à cet effet, et si nos marchands de Venise sont soudain en danger, non à cause d'un joyeux sans-le-sou parmi leurs amis mais à la suite d'une naïve spéculation, ils ne tiennent pas de si beaux discours mélancoliques et ont l'air bête par-dessus le marché. Comme je l'ai dit, tous ces gens existent dans le monde réel, quoique pas aussi joliment réunis que dans ces

vers ; jamais une véritable crapule ne tombe sur un homme tout à fait en mesure de se défendre, ni un parfait sot sur un gai luron qui soit absolument de bon sens, si bien qu'il ne peut y avoir ni de vrai drame ni de bonne comédie.

» J'ai lu ce livre toute la nuit et m'y suis totalement embrouillé parce qu'il me semblait écrit avec tant de minutie, de correction, et qu'une telle œuvre m'avait l'air par ailleurs aussi novatrice que méritoire. Comme tout le reste paraissait si parfait, vrai et entier et que je le tenais pour le monde réel et véritable, je me suis entièrement fié à lui, en particulier pour les femmes qu'il présentait, attiré et guidé par la belle étoile Lydia, et j'ai cru que je commençais à y voir clair et que j'allais trouver la solution à ma confusion et à mon tourment plein de doutes.

» Bon ! me suis-je dit en voyant ces belles figures de Desdémone, d'Hélène, d'Imogène et autres, qui toutes ont délaissé leur morgue féminine pour suivre et s'attacher à de drôles d'oiseaux, sans réserve comme des enfants innocents, nobles, fortes et fidèles comme des héros, immuables et fidèles comme les étoiles dans le ciel. Bon, voici notre cas ! Cette Lydia est en effet de cette trempe de femmes, aussi solide, belle et déterminée, qui ne jette son ancre qu'*une fois*, dans une profondeur insondable, et sait bien ce qu'elle veut. Cette idée s'est révélée en moi comme un rayon de soleil brûlant et j'ai vu dans sa lueur chaque mouvement, chaque action infime, chaque mot de la belle créature, il n'a pas fallu longtemps pour qu'elle surpasse à mes yeux tout ce que le bon poète avait inventé par son imagination puissante, car ce poème vivant se promenait à la lumière du soleil en chair et en os, avec un cœur battant et une véritable nuque pleine de boucles dorées.

» L'inquiétante énigme était dès lors résolue et je n'avais plus qu'à me résigner à cette félicité composée à partir d'un

pari avec Shakespeare et à façonner tant bien que mal mon insignifiante et fâcheuse personne pour un tel caprice du destin ou de cette âme féminine royalement magnanime à la faveur de centaines de desseins et d'espérances qui s'ajoutaient à mon imposant château en Espagne. La gratitude infinie et l'admiration que je ressentais envers ma bien-aimée tenaient en bonne partie à mon amour-propre qui se sentait flatté, mais sans doute plus encore à ce que cette explication était la seule qui me semblait possible sans devoir mépriser et prendre en pitié cet être si cher; car la haute estime que j'éprouvais pour elle m'était devenue un besoin vital et mon cœur tremblait devant elle, lui qui n'avait encore tremblé devant aucun individu ni aucun animal sauvage.

» J'ai erré ainsi près de six mois comme un somnambule, plein de rêves comme un arbre de pommes, sans avancer d'un seul pas avec Lydia. Je redoutais le moindre événement, un peu comme un bon chrétien face à la mort qu'il craint par manque de courage, alors qu'il est certain d'accéder au salut éternel grâce à elle. Il y avait d'autant plus d'effervescence dans ma tête, les événements et les histoires les plus palpitantes sur la beauté et l'évidence se pressaient et foisonnaient pêle-mêle. Je manquais à mes obligations et n'étais bon à rien. Le pire était pour moi de devoir jouer aux échecs avec le vieux pendant des heures, puisque j'étais forcé de fixer mon attention sur le jeu et que le seul loisir qui m'était accordé pour mes fortes pensées d'amour était le bref instant où nous avons fini une partie et replaçons les pièces. Je me laissais faire mat le plus vite possible sans trop attirer l'attention et passais si longtemps à disposer le roi et la reine, les fous, les cavaliers et les pions, à avancer et reculer les tours, que le gouverneur croyait que j'étais retombé en enfance et batifolais avec les figurines pour mon plaisir.

» Toute mon existence a menacé de se réduire à une rêverie oisive, et j'ai failli finir dans un asile de fous. De plus, j'étais d'une pusillanimité et d'une tristesse indicibles malgré toutes ces illusions dorées, car jusqu'à ce que le dernier mot soit prononcé, la réalité qui s'efface toujours devant de tels rêves foisonnants est accablante et la présence incarnée conserve une part rafraîchissante et repoussante. C'est en quelque sorte l'armure d'épines protectrice dont s'entoure la belle rose de la vie corporelle. Plus Lydia était aimable et confiante, plus je devenais perplexe et hésitant, car je déduisais de ma propre expérience combien il était difficile de montrer un amour véritable sans l'appeler par son nom. C'était seulement quand elle semblait sévère, triste et souffrante que je retrouvais une maigre raison d'un espoir raisonnable, qui me tourmentait alors bien plus profondément, et je ne m'estimais pas digne qu'elle puisse souffrir une seule minute à cause de moi, qui aurais voulu blottir ma tête sous ses pieds. Puis j'étais à nouveau furibond qu'elle exige, pour être de bonne humeur, que j'aie l'air d'un tailleur follement amoureux, car je n'en étais pas un et que j'avais l'intention, à ma manière, de devenir vif pour lui plaire. En un mot, j'allais au-devant d'une confusion totale, n'étais plus en mesure de m'occuper d'une seule affaire en bonne et due forme et risquais d'être rétrogradé voire congédié si je ne m'attachais pas à la maison du gouverneur comme un factotum soumis, serviable, mais bon à rien.

» Lorsque les Anglais ont engagé d'inquiétantes hostilités avec des peuples indiens et qu'une campagne a été lancée, dont l'issue s'est avérée assez sanglante pour eux, j'ai décidé sans réfléchir longuement de rejoindre ma compagnie en bon combattant, prenant congé du gouverneur. Il n'en a rien voulu savoir, il a fulminé, prié et cajolé pour que je reste, comme tous ces gens qui croient que les autres sont à leur disposition, corps et âme, encore et toujours, pour leur

faire passer le temps et servir leur confort. Lydia ne s'est en revanche guère montrée pendant les trois ou quatre jours où il était question de mon départ. À chaque apparition, elle ne me regardait pas ou ne me jetait qu'un bref regard qui semblait empli de colère ; mais seul l'œil paraissait furibond, sa démarche et ses autres mouvements étaient si calmes, nobles et retenus que cette belle colère me fendait le cœur. J'ai appris qu'elle se levait très tard le matin et qu'on se creusait la cervelle à ce sujet ; c'était un signe qu'elle ne dormait pas la nuit, et quand je l'ai vue par hasard derrière sa fenêtre le dernier jour, j'ai cru remarquer qu'elle avait les yeux gonflés de larmes ; elle a rapidement reculé à mon passage. Et pourtant, j'ai sereinement conservé mon pas raide de sergent-chef et accompli toutes mes tâches sans regarder à droite ni à gauche. À la tombée du soir, j'ai parcouru encore une fois les plantations avec une ordonnance pour lui montrer en gros comment en prendre soin et faire de lui un jardinier provisoire autant que faire se pouvait, jusqu'à ce qu'un sujet plus apte se présente. Nous étions dans une petite roseraie que j'avais plantée ; les arbustes s'élevaient à hauteur du visage et étaient si denses que, quand on s'y promenait, les roses effleuraient le nez, ce qui était très charmant et agréable et avait beaucoup fait rire le gouverneur, car il n'avait plus besoin de se pencher pour sentir les roses. Alors que je donnais mes instructions à l'ordonnance, Lydia s'est approchée, l'a renvoyé avec une mission quelconque et, semblant vouloir l'accompagner, a hésité un bref instant, brisant quelques roses jusqu'à ce que le domestique soit loin. J'ai aussi tirillé une branche pendant un moment et, en me retournant pour partir, j'ai vu qu'elle avait les larmes aux yeux. J'ai eu du mal à me maîtriser, mais j'ai fait comme si je n'avais rien vu et suis parti en toute hâte. À peine avais-je fait dix pas que je l'ai entendue et sentie derrière moi, tantôt marchant, tantôt

s'arrêtant, sur une bonne distance. N'en pouvant plus, je me suis soudain retourné pour lui dire, alors qu'elle n'était qu'à trois pas de moi : "Pourquoi me suivez-vous, mademoiselle?"

» Elle s'est arrêtée comme si elle craignait un serpent et, le regard baissé, son visage s'est embrasé ; puis elle est devenue livide et blanche et a tremblé de tout son corps tandis qu'elle relevait vers moi ses grands yeux bleus sans proférer un seul mot. Elle s'est enfin écriée d'une voix où une fierté indignée luttait contre une humiliation volontiers tolérée : "Je pense que je peux me promener où je veux dans ma propriété!"

» "Bien sûr !" ai-je répondu d'une petite voix en poursuivant mon chemin. Elle était maintenant à ma hauteur et marchait à côté de moi. Mais j'allais à pas si longs et rapides dans mon vif émoi qu'elle ne pouvait me suivre qu'à grand-peine malgré ses mouvements vigoureux, et elle y est parvenue. Je l'ai regardée plusieurs fois du coin de l'œil avec stupéfaction et vu que ses yeux étaient de nouveau pleins de larmes, cependant qu'ils fixaient le sol avec angoisse et humilité. J'avais moi aussi le visage brûlant et mes yeux sont devenus humides. L'affaire était à son paroxysme, si bien que j'étais sur le point de commettre une bêtise ou une ignominie, et je n'étais disposé ni à l'une ni à l'autre. J'ai pourtant songé, en marchant à ses côtés, dans mes pauvres pensées : si cette femme t'aime et que tu accèdes un jour à sa main avec les honneurs, tu devras la servir jusqu'à la mort, même si c'est le diable en personne !

» Sur ces entrefaites, nous sommes arrivés à un endroit où il y avait une ou deux dizaines d'orangers qui remplissaient l'air d'une senteur odorante pendant qu'une douce brise fraîche soufflait entre les troncs lisses aux nobles formes. Je crois encore sentir ce souffle et cette odeur enivrante quand j'y pense ; sans doute exerçaient-ils un effet similaire sur la créature qui m'accompagnait, si bien qu'elle ressentait et

affichait à l'extrême son insolite passion qu'était l'amour de soi, comme s'il s'agissait d'un véritable amour pour un homme; elle s'est affalée sur un banc sous les orangers et a baissé sa belle tête entre ses mains; ses cheveux dorés tombaient par-dessus et des larmes abondantes lui coulaient entre les doigts.

» Je me tenais immobile devant elle et lui ai dit d'une voix tremblante: "Que voulez-vous donc, qu'avez-vous, mademoiselle Lydia?"

» "Que voulez-vous donc? a-t-elle rétorqué. Une belle dame distinguée a-t-elle jamais été ainsi tourmentée et maltraitée! De quel pays barbare venez-vous? Qu'avez-vous pour un morceau de bois à la place du cœur?"

» "Comment est-ce que je vous tourmente, vous maltraite?" ai-je demandé, perplexe et gêné; car même s'il pouvait avoir un bon fond, ce langage ne me semblait pas opportun.

» "Vous êtes grossier et arrogant!" s'est-elle exclamée sans me regarder.

» Ne pouvant plus me contenir, j'ai répliqué: "Vous ne diriez pas cela, mademoiselle, si vous saviez combien mon cœur est peu grossier et arrogant à votre égard! C'est justement ma grande courtoisie et mon humilité qui..."

» Elle a levé les yeux quand je me suis tu et, le visage éclairé d'un sourire triste et suppliant, s'est écriée précipitamment: "Alors?" tout en me lançant un regard qui m'a fait perdre le dernier reste de raison. Moi qui n'aurais jamais cru possible de tomber aux pieds d'une femme, aussi adorée fût-elle, car je considérais cela comme une sottise et une minauderie, je ne savais pas comment j'en étais venu à me retrouver soudain en face d'elle et à cacher ma tête, passionné et penaud, dans l'ourlet de sa robe, que j'ai baignée de chaudes larmes. Elle m'a pourtant repoussé sur-le-champ et enjoint de me lever; quand je me suis exécuté, son sourire s'était encore élargi et

embelli, je me suis écrié : oui – je veux simplement vous dire, et ainsi de suite, je lui ai raconté toute mon histoire avec une éloquence dont je ne me serais guère cru capable. Elle m’a écouté avec avidité tandis que je ne passais rien sous silence, depuis le début jusqu’à cet instant, et lui montrais en particulier, d’un cœur débordant, l’image d’elle qui habitait mon âme et que j’avais affinée et enrichie avec tant d’ardeur et de fidélité depuis plusieurs mois ou plus. Elle riait, les yeux baissés, prêtant une oreille satisfaite, la main appuyée sous le menton, et ressemblait toujours plus à une enfant ravie à qui l’on offre le jouet convoité, tandis qu’elle écoutait et apprenait que pas une de ses qualités, pas un de ses charmes, pas une de ses paroles n’avaient été perdus pour moi. Puis elle m’a tendu la main et m’a dit en rougissant amicalement, avec une assurance néanmoins suffisante : “Je vous remercie, mon ami, pour votre cordiale sympathie ! Croyez-moi, je suis désolée que vous ayez été inquiet si longtemps pour moi et épris ; mais vous êtes un homme bien et je me dois de vous estimer, car vous êtes capable d’une si belle et profonde inclination !”

» Ce discours paisible a refroidi mes ardeurs ; pourtant j’ai aussitôt songé à lui accorder mon cœur de bon gré, sans retenue, même si elle voulait faire des manières ou rester impassible, et à me plier à tout, quoi qu’elle fasse et quel que soit le ton qu’elle prendrait.

» Je lui ai répondu, peiné : “Qui parle donc de moi, belle, si belle Lydia ! Quelle importance peut avoir tout ce que je souffre ou non, ce que j’ai enduré ou endurerai encore, par rapport à une seule minute maussade ou tourmentée que vous subissez ? Comment puis-je, simple compagnon futile et maladroit, jamais la remplacer ou la réparer ?”

» “Eh bien”, m’a-t-elle dit, le regard fixé par terre, avec un sourire qui était déjà un brin différent. “Eh bien, je dois

admettre que votre comportement brusque et maladroit m'a beaucoup irritée et même tourmentée ; car je n'étais pas habituée à pareille chose, plutôt à susciter autour de moi, partout où j'allais, amabilité et dévouement. Votre apparente insensibilité grossière m'a ignoblement irritée, je vous le dis, d'autant plus que mon père et moi vous tenions en haute estime. C'est pourquoi je préfère constater que vous avez aussi un peu de cœur, surtout que je n'ai plus besoin de douter de ma propre valeur ; car ce qui me blessait le plus était ce doute à mon égard, à l'égard de ma nature, qui commençait à croître en moi. D'ailleurs, cher ami, je ne ressens aucune inclination pour vous, aussi peu que pour un autre, et j'espère que vous accepterez l'inévitable avec toute l'ardeur et l'amabilité que vous venez de montrer, sans m'en garder rancune !”

» Si elle avait cru, après cette déclaration sans complexes, que je dépérirais face à elle, complètement désarmé et sans défense, elle s'était trompée. Mon cœur avait tremblé devant la femme soi-disant bonne et aimante, devant la féroce créature à l'égoïsme faux et dangereux je ne tremblais pas plus que j'avais l'habitude de le faire face à des tigres et à des serpents. Bien au contraire, au lieu d'être déconcerté, désespéré, et de vouloir m'obstiner dans l'illusion, comme c'est d'ordinaire le cas dans pareilles scènes, j'étais soudain froid et réfléchi comme seul peut l'être un homme qui a été ignominieusement offensé et insulté, ou comme peut l'être un chasseur qui aperçoit soudain une laie sauvage et non un gracieux chevreuil farouche. J'éprouvais un sentiment curieusement mitigé, inquiétant, de froideur à vrai dire, en regardant tout de même la beauté qui brillait devant moi. C'est précisément l'étrange mystère de la beauté.

» Cependant, si je n'avais pas eu le visage tanné par le soleil, j'aurais eu l'air aussi blanc que les fleurs d'oranger au-dessus de moi quand je lui ai répliqué, après un moment

de silence : “Et donc, pour façonner votre noble foi dans votre personne, vous avez utilisé tous les signes de l’amour pur et profond aussi bien que du dépouillement de soi? C’est dans ce but que vous m’avez suivi telle une enfant innocente qui cherche sa mère, que vous m’avez sans cesse flatté, que vous deveniez blême et souffrante, que vous versiez des larmes et que vous affichiez une joie si radieuse et sans réserve quand je vous disais un seul mot?”

» “Si c’est l’impression que vous avez eue, a-t-elle soufflé d’un air suffisant, c’est sûrement le cas. Vous m’en voulez sans doute un peu, vaniteux que vous êtes, de ne pas être l’objet d’un dévouement féminin aussi soumis et infini, que je ne sois pas le pauvre petit agneau bêlant avec ardeur pour lequel vous m’avez prise dans votre ravissement?”

» “Je n’étais pas ravi, mademoiselle ! ai-je rétorqué. Cependant, si les dieux et même le Christ ont souvent voué un amour infini aux hommes et que le bonheur suprême de l’humanité a toujours été de mériter cet amour absolu et de le suivre, pourquoi devrais-je avoir honte de m’être cru pareillement aimé? Non, mademoiselle Lydia ! Je m’honore même de m’être fait piéger, d’avoir cru à l’amour simple et à la bonté d’un cœur spontané en voyant des signes aussi clairs et incontestables, plutôt que d’avoir redouté de façon perverse qu’il y ait là-dessous une simple et niaise comédie. Car l’histoire est niaise ! Quelle garantie avez-vous donc pour votre foi en vous-même, puisque vous avez recouru à de tels moyens pour triompher du plus pauvre des pauvres soldats, vous, la belle et noble Anglaise ?”

» “Quelle garantie ?” a répondu Lydia, qui devenait peu à peu blême et gênée. “Eh bien, votre inclination amoureuse que je vous ai enfin forcé à déclarer ! Vous n’allez quand même pas nier que vous étiez charmé et m’avez raconté à l’instant combien je vous ai plu d’emblée ? Pourquoi ne

l'avez-vous pas montré un peu, dans votre grossièreté, comme il sied à l'homme le plus simple et sans prétention, si c'était un berger, toute cette comédie, comme vous l'appellez, nous aurait été épargnée et je m'en serais satisfaite !”

» “Si vous m'aviez laissé tranquille, ma belle, ai-je rétorqué, vous y auriez gagné davantage. Vous semblez oublier que cette affection va forcément se transformer en son contraire, à mon grand regret !”

» “Cela ne vous aide en rien, m'a-t-elle dit, je sais maintenant que je vous ai plu et demeure dans votre cœur ! J'ai écouté votre aveu et suis assurée de ma conquête. Tout le reste m'indiffère ; voilà ce qui se passe, cher monsieur Pancrace, ainsi sont punis ceux qui transgressent le royaume de la reine Beauté !”

» “En fait, ai-je renchéri, ce royaume ressemble plutôt à une bande de Bohémiens. Comment pouvez-vous porter à votre chapeau une plume que vous avez dérobée comme une vulgaire voleuse à l'étalage ? Contre la volonté du propriétaire ?”

» Elle a répliqué : “Sur ce terrain, monsieur le propriétaire, le larcin fait la gloire de la voleuse, votre courroux prouve de plus belle combien je vous ai atteint !”

» Nous nous sommes ainsi querellés pendant une bonne demi-heure dans le doux bosquet d'orangers, avec des mots durs et amers, et j'ai tenté en vain de lui faire comprendre combien cette histoire d'amour dérobée et extorquée ne pouvait pas avoir pour elle la valeur qu'elle lui accordait. J'ai donné cette preuve non seulement par vulnérabilité et bêtise bourgeoises, mais aussi pour éveiller en elle une quelconque étincelle qui serait venue du sentiment de son tort et de l'immoralité de son comportement. Peine perdue ! Elle ne voulait pas reconnaître qu'une âme franche ne s'enflamme en un amour entier et sans réserve que si elle croit avoir une

raison d'espérer, et que donner cette raison sans rien ressentir reste toujours une duperie grossière et immorale, d'autant plus dénuée de scrupules que le dindon de la farce est d'une nature simple, sincère et innocente. Elle revenait sans cesse sur ma déclaration d'amour et confondait, elle qui semblait d'ordinaire juger sainement, les propos et les arguments les plus saugrenus, mesquins et indécents et révélait un esprit véritablement enfantin. Pendant toutes les années de notre cohabitation, je n'avais pas autant parlé avec elle qu'au cours de cette dernière heure de querelle, et je voyais maintenant, oh juste Dieu ! que c'était une femme d'une grande envergure, avec les manières, les mouvements et les signes distinctifs d'une dame véritablement noble et rare, et malgré tout avec le cerveau... d'une soubrette ordinaire, comme j'en ai vu plus tard par dizaines dans les théâtres de vaudeville à Paris ! Tout au long de cette dispute, je l'ai dévorée des yeux et sa beauté incompréhensible et insondable, en apparence si personnelle, tourmentait mon cœur en contradiction avec l'altercation que nous avions. Quand elle a fini par dire des choses complètement absurdes et insolentes, je me suis écrié, fondant en larmes amères : "Oh mademoiselle ! Vous êtes le plus grand âne que j'aie jamais vu !"

» Elle a vigoureusement secoué les boucles imposantes de ses cheveux et a levé les yeux vers moi, pâle et étonnée, alors qu'un trait oblique et irrégulier parcourait sa bouche d'habitude si belle. Ce devait être un sourire sarcastique, devenant pourtant le signe d'une étrange perplexité.

» "Oui, ai-je dit en essuyant mes larmes avec mes poings, nous seuls, les hommes, pouvons être des ânes, c'est notre privilège, et si je vous nomme ainsi, c'est encore une sorte de distinction et d'honneur pour vous. Si vous étiez un peu plus ordinaire et insignifiante, je vous traiterais simplement de méchante cruche !"

» À ces mots, je me suis enfin détourné et suis parti sans la regarder une dernière fois, avec le sentiment que je laissais à jamais derrière moi le bonheur pur qui pouvait m'être donné dans la vie, que c'en était fait de ma piété confiante pour de telles choses.

» Voilà ce que t'apporte ta funeste nature boudeuse ! me suis-je dit à moi-même, si d'emblée tu avais passé deux fois moins de temps à lui parler aimablement, tu n'aurais pas été sans remarquer quel type de personne elle était et tu ne te serais pas trompé si grossièrement ! Vas-y et disparais, ma belle chimère !

» Quand j'ai pris congé du gouverneur, l'esprit tiraillé, il m'a regardé d'un air amusé et malicieux et fait un clin d'œil moqueur. Je me suis rendu compte qu'il connaissait mon aventure, l'avait observée depuis le début et en ressentait une sorte de malin plaisir. Comme c'était par ailleurs un homme tout à fait honnête et estimable, cela ne pouvait être que la joie niaise que procurent aux bourgeois les atroces et mauvaises plaisanteries. Au siècle passé, les grands seigneurs se divertissaient en enivrant leurs fous, leurs nains et leurs autres sujets avant de les plonger dans l'eau ou de les maltraiter physiquement. Aujourd'hui, ce jeu n'est plus en vogue chez les gens cultivés ; on préfère s'amuser en imaginant toutes sortes de subtiles confusions, et moins ces âmes de bourgeois sont capables d'une passion forte et sérieuse, plus elles ressentent le besoin d'en éveiller, par des moyens plus ou moins grossiers, chez ceux qui sont susceptibles de tomber dans de telles sourcières tendues sans cœur. Si le gouverneur ne dédaignait pas d'utiliser sa propre fille comme appât, il n'y avait rien à répliquer, alors qu'un fourgon s'appêtait à partir, obstiné j'ai pris sur le dos mon sac lourd et mon mousquet et j'ai suivi dans la nuit une troupe qui était restée à l'arrière pour rejoindre le régiment parti de bon matin.

» Après une marche pénible dans la chaleur, je me suis vu transporté dans un nouveau monde lorsque la campagne a été lancée et que les troupes de la Compagnie des Indes orientales se sont battues avec les tribus sauvages dans les montagnes à l'extrême limite de l'Empire britannique des Indes. Des compagnies isolées de notre régiment étaient constamment envoyées en reconnaissance ; un jour, les miens ont été si furieusement encerclés que nous nous sommes retrouvés au beau milieu d'un enchevêtrement de cavaliers aux airs de bandits, d'éléphants et de voitures singulièrement bariolées et dorées, sur lesquelles se tenaient de soi-disant princes hindoustanis, beaux et silencieux, véhiculés comme des pantins par les chefs des tribus sauvages. Tous nos officiers sont tombés ce jour-là et il ne restait qu'un tiers de la compagnie. Comme je me suis comporté dignement et que j'ai rendu quelques services, j'ai reçu le brevet de premier lieutenant de la compagnie et en suis devenu le capitaine à la fin de la campagne.

» À ce titre, j'ai occupé durant deux ans, avec près de cent cinquante hommes, une petite zone frontalière qui avait été conquise pour consolider notre territoire, et j'ai été pendant ce temps l'autorité suprême dans cette contrée païenne. J'étais isolé comme jamais je ne l'avais été dans ma vie, méfiant à l'égard de tout le monde et assez sévère dans mes rapports de service, sans être spécialement méchant ou injuste. Ma mission première consistait à mettre sur pied une police chrétienne et à offrir une protection expresse à nos coreligionnaires pour qu'ils puissent travailler sans danger. Je devais surtout empêcher que les femmes indiennes soient brûlées au décès de leur mari, et comme elles avaient véritablement la manie de transgresser notre interdiction anglaise et de se griller vives en l'honneur de la fidélité conjugale, nous devons toujours être prêts à les contrecarrer. Les gens

étaient alors aussi grognons et contrariés que nous quand la police trouble ici un plaisir illicite. Un jour, dans un village reculé, ils avaient si habilement réussi leur affaire en secret que le bûcher flambait déjà quand je suis arrivé à bride abattue, essoufflé, pour disperser la foule. Sur le feu gisait le corps d'un vieux barbon tout desséché qui sentait déjà le roussi. À ses côtés, il y avait une ravissante jeune femme d'à peine seize ans qui, en souriant, chantait sa prière d'une voix cristalline. Par chance, la créature n'avait pas encore pris feu et j'ai eu le temps de sauter du cheval, de la prendre par ses gracieux petits pieds et de l'arracher au bûcher. Elle s'est démenée comme une folle et voulait absolument être brûlée avec son vieux hargneux, si bien que j'ai eu beaucoup de mal à la maîtriser et à l'apaiser. Ces pauvres veuves ne gagnaient toutefois pas grand-chose dans un tel sauvetage ; elles tombaient dans le déshonneur le plus total et étaient délaissées par les leurs, sans que le gouvernement n'intervienne pour leur faciliter la vie. Je suis néanmoins parvenu à prendre soin de cette petite en lui apportant une dot et en la mariant à un hindou baptisé qui servait chez nous et à qui elle s'est fidèlement attachée.

» Seuls ces faits singuliers occupaient mon esprit pour éveiller peu à peu en moi le désir de profiter d'une telle fidélité absolue, or comme je n'avais pas de femme pour satisfaire cette lubie, j'ai été en proie au désir de manifester moi-même une telle fidélité, tout en étant assailli par un désir ardent pour Lydia. Comme j'avais désormais une position et de bonnes perspectives, il ne me semblait pas impossible, pour autant qu'elle soit encore libre, de réussir à obtenir sa main par un comportement avisé, le fait qu'elle se soit sincèrement et soucieusement donné tant de mal pour me faire tourner la tête me confortait dans cette brillante idée. Tu dois bien avoir eu, me disais-je, une quelconque valeur à ses yeux, sinon elle ne se serait sûrement pas tant investie. Aussitôt dit, aussitôt

fait ; j'ai nourri l'idée fixe d'épouser Lydia telle qu'elle était, si elle voulait de moi, et, pour l'amour de sa belle personnalité sans pareille, de lui être fidèle et dévoué sans limite ni but, même de considérer ses travers et ses mauvaises qualités comme des vertus et de les supporter comme s'il s'agissait des douceurs les plus exquises. Oui, j'imaginai de nouveau que ses erreurs, sa bêtise même en partie devenaient pour moi les plus désirables de tous les biens terrestres, je les tournais et retournais en mille variations chimériques et me représentais une vie où un homme sage et habile savait transformer chaque jour, chaque heure, les contradictions et les défauts d'une aimable femme en autant de plaisantes et heureuses aventures et donner à ses sottises, grâce à une imagination empreinte d'amour et de fidélité, une valeur en or dont elle pouvait encore se targuer en riant. Dieu sait dans quoi j'avais puisé cette imagination débordante, sans doute, une fois encore, dans le malheureux Shakespeare que la sorcière m'avait donné pour m'empoisonner doublement. Je suis curieux de savoir si elle-même l'a jamais lu avec recueillement !

» Bref, alors que j'étais de nouveau enivré par mes rêves et relevé de mon poste éloigné, j'ai pris une permission pour me rendre en toute hâte chez le gouverneur. Il vivait au même endroit et m'a très bien reçu, sa fille était encore auprès de lui et m'a accueilli plus amicalement que je ne l'avais escompté. À peine l'avais-je revue et entendue dire quelques mots que j'étais une fois de plus tout enamouré et conforté dans mon idée fixe, il me semblait impossible de jamais devenir heureux sans sa concrétisation.

» Cependant, elle agissait désormais ostensiblement avec une frénésie malade et s'adonnait à son égoïsme malheureux sans aucune retenue. Elle était entourée d'une bande d'officiers assez rustres et vaniteux, qui lui faisaient la cour de

façon très ordinaire et disaient ce qu'elle voulait entendre, quoi qu'il arrive. C'était une véritable course aux trivialités et aux propos creux, les avances les plus grossières étaient les plus appréciées quand elles semblaient découler d'un dévouement entier et maintenaient la malheureuse dans sa foi en elle-même. D'un seul regard, elle avait tourné la tête à un pauvre tambour qui, bouffi d'orgueil, faisait dès lors les cent pas et croisait sans cesse son chemin ; elle avait tellement envoûté un cordonnier qui travaillait pour elle qu'à chaque fois qu'il lui apportait ses chaussures, arrivé dans le vestibule il sortait une brosse munie d'un petit miroir pour faire soigneusement sa toilette comme un chat, car il espérait, confiant, qu'il se passerait quelque chose cette fois-ci. En le voyant venir, toute la compagnie se rendait sur une galerie secrète pour regarder le pauvre diable solennellement dans ses œuvres. Le plus curieux était que personne ne s'offusquait de ce caractère, qu'on ne semblait rien attendre de mieux de la part de Lydia, jugeant sa prestation respectable, et que j'étais donc le seul à avoir une si haute estime d'elle, si bien que tous ces imbéciles que je méprisais, mais qui la prenaient comme elle était, semblaient plus avisés que moi dans ma profonde passion. Mais non ! me disais-je, elle est telle que je le pense, c'est parce que ce sont tous des demeurés qu'ils sont aussi effrontés avec elle et ne savent pas ce qu'elle est ou pourrait être ! Et je frémissais à l'idée de lui montrer encore une fois le miroir qui reflétait sa meilleure image et masquait tout ce qui était sans valeur. Seules les circonstances extérieures, et l'attitude dont je ne parvenais pas à me départir malgré tous mes efforts, m'ont empêché de me mêler à ces idiots et de faire le moindre pas vers Lydia. Je suis devenu une nouvelle fois confus, impatient, j'ai soudain donné ma démission de l'armée des Indes et me suis esquivé pour rentrer au pays et oublier la malheureuse.

» Je suis arrivé à Paris et y ai séjourné quelques semaines. Comme j'ai vu une multitude de femmes belles et intelligentes, j'ai pensé que le meilleur moyen de m'affranchir de mon histoire désastreuse serait de regarder nombre de jolis minois, je suis donc allé de théâtre en théâtre, dans tous les endroits qui les réunissaient; j'ai été introduit dans plusieurs bonnes maisons et soirées. J'ai observé beaucoup de sacrées créatures d'un allant et d'une trempe nobles, dont les yeux trahissaient des pensées assez plaisantes; mais tout ce que je voyais me ramenait seulement à Lydia et jouait en sa faveur. Il n'était pas possible de l'oublier, j'étais et je restais une fois de plus terriblement amoureux d'elle. J'avais un sentiment des plus inquiétants et étranges quand je pensais à elle. J'avais l'impression qu'il devait nécessairement y avoir dans le monde une créature féminine qui avait la même apparence et les mêmes manières que Lydia, en un mot sa meilleure moitié, mais aussi l'autre qui la complèterait, et que je ne m'apaiserais qu'en trouvant cette Lydia idéale; ou alors il me semblait que j'étais tenu de chercher l'âme véritable de cette moitié fantomatique; bref, j'étais malade de plus belle du désir de la revoir, et comme il était impensable d'y retourner, j'ai cherché une fois de plus la chaleur du soleil, le danger et une activité en m'engageant dans l'armée française en Afrique. Je me suis rendu à Alger pour me retrouver bientôt à l'extrême limite de la province africaine, où j'ai passé mon temps sous un soleil écrasant et sur le sable brûlant à me battre avec les Kabyles. »

Comme Esther, qui devait toujours faire des siennes, rêva à cet instant précis dans son sommeil qu'elle dégingolait dans l'escalier et fit entendre un bruit soudain sur sa chaise, Pancrace leva enfin les yeux en pleine narration et remarqua que ses auditrices dormaient. En même temps, il se rendit compte qu'il n'avait raconté rien d'autre qu'une histoire

d'amour, en eut honte et espéra qu'elles n'en aient rien entendu. Il réveilla les femmes et leur demanda d'aller au lit, lui-même gagna sa couche, où il s'endormit après un long mais agréable soupir. Il resta au lit aussi longtemps qu'autrefois, à l'époque du petit Pancrace paresseux et inutile, si bien que sa mère dut le réveiller comme jadis. Alors qu'ils prenaient le petit-déjeuner ensemble et buvaient leur café, il dit, poursuivant son récit :

— Si vous n'aviez pas dormi, vous auriez entendu comment, d'un grognon, j'étais sur le point de devenir, dans les Indes orientales, un homme des plus agréables et bienveillants pour l'amour d'une belle femme ; comment ma bouderie m'a joué un mauvais tour, car elle m'a empêché de faire plus ample connaissance avec cette femme et m'a laissé tomber alors aveuglément amoureux d'elle ; comment j'ai ensuite été dupé et, en boudeur endurci de plus belle, j'ai quitté les Indes pour l'Afrique, chez les Français, pour faire tomber les chapeaux de paille ridicules en forme de tour des porteurs de burnous et leur rosser la tête, ce que j'ai fait avec un zèle si terrible que j'ai aussi pris du galon chez les Français pour devenir colonel, ce que je suis resté jusqu'à présent.

» J'étais de nouveau aussi peu loquace et morose que jamais et ne connaissais que deux façons de m'amuser : l'accomplissement de mon devoir de soldat et la chasse au lion. Je pratiquais celle-ci tout seul en partant à pied armé uniquement d'une bonne carabine pour débusquer l'animal, il s'agissait alors de tirer avec précision ou de périr. La répétition constante de ce grand danger et le risque d'un coup raté plaisaient à mon caractère et je n'étais jamais plus à mon aise qu'en me promenant seul sous la chaleur des hauts plateaux, sur la piste d'un beau spécimen sauvage qui m'avait sans doute remarqué et jouait à me bouder autant que je le boudais. Il y a près de quatre mois, un lion d'une

taille extraordinaire s'est montré dans la région, celui dont la peau est ici, il décimait les troupeaux des Bédouins sans qu'on puisse en venir à bout; il semblait être un gaillard rusé qui faisait chaque jour de longues marches dans tous les sens, si bien qu'il m'a fallu longtemps, avec mon art de chasser à pied, pour le repérer au loin. Alors que je l'ai vu deux ou trois fois sans parvenir à tirer, il m'a aperçu et s'est rendu compte que je manigançais quelque chose. Il s'est mis à pousser d'impressionnants rugissements et a disparu pour me retrouver plus loin, nous avons ainsi marché plusieurs jours en nous évitant comme deux matous qui veulent faire le gros dos, moi muet comme une tombe, lui dans un grondement sauvage par moments.

» Un jour, je suis parti avant le lever du soleil en prenant une direction jamais empruntée, car le lion avait traîné la veille du côté opposé et tenté une attaque en vain; comme les gens s'en étaient allés avec leurs bêtes, j'ai supposé que le maître affamé avait sans doute pris ce chemin la nuit précédente, comme cela s'est confirmé par la suite. À l'aube, j'ai flâné tranquillement dans une contrée vallonnée aux reflets jaune d'or, dont les aspérités projetaient de longues ombres bleu ciel sur le sol doré. Le ciel était bleu foncé comme les yeux de Lydia, dont je me suis souvenu inopinément; des montagnes bleues s'étendaient au loin, au pied desquelles se trouvait la petite ville arabe que j'habitais, de l'autre côté quelques forêts et champs verts sur lesquels on pouvait distinguer la fumée et même les tentes des Bédouins comme des points noirs. Il régnait partout un silence de mort, il n'y avait aucun être vivant à l'horizon. Je suis arrivé au bord d'une gorge qui s'étendait à travers toute la contrée pierreuse et qu'on ne voyait qu'en étant à proximité. Un ruisseau frais coulait au fond et à l'endroit où je me tenais, la dépression était complètement recouverte de lauriers-roses

en fleur. Il n'y avait rien de plus beau à voir que le vert frais de ces arbustes aux mille fleurs roses et, tout en bas, l'eau claire qui coulait. Cette vue a fait remonter en moi un désir prescrit et j'ai oublié pourquoi je traînais ici. J'ai voulu descendre dans les lauriers-roses et boire au ruisseau, et dans ces pensées distraites, j'ai posé mon fusil par terre et suis vite descendu dans la gorge, où je me suis jeté sur le sol pour boire au ruisseau et mouiller mon visage tout en songeant à la belle Lydia. Je me demandais où elle pouvait bien être, où elle cheminait maintenant et comment elle pouvait bien aller. À ce moment-là, j'ai entendu le lion pousser non loin de moi un bref rugissement qui a fait trembler le sol. J'ai bondi comme un fou pour m'élancer dans la pente, mais en haut je suis resté cloué sur place en voyant que l'énorme bête, à dix pas de moi à peine, venait de s'arrêter à côté de mon fusil. J'ai gardé la même position, le regard fixé sur l'animal féroce. En m'apercevant, il s'est accroupi pour bondir, précisément sur mon fusil à double canon qui était en travers sous son ventre, et si j'avais esquissé le moindre mouvement, il se serait précipité et m'aurait immanquablement déchiqueté. Je suis resté debout, encore et encore, pendant quelques longues heures sans détourner un seul œil et sans qu'il en détourne un seul. Il s'est couché tranquillement et m'a observé. Le soleil montait; mais alors que la chaleur la plus épouvantable commençait à me faire souffrir, le temps passait aussi lentement que l'éternité de l'enfer. Dieu sait tout ce qui m'est passé par la tête: je maudissais Lydia, dont le seul souvenir m'avait une nouvelle fois porté malheur, car j'en avais oublié mon arme. Cent fois j'avais été tenté d'en finir et de me jeter sur l'animal sauvage à mains nues; mais l'amour de la vie l'a emporté et je suis resté, encore et encore, comme la femme pétrifiée de Loth ou l'aiguille d'un cadran solaire; mon ombre tournait en effet autour de moi au fil des

heures, elle est devenue toute petite avant de recommencer à s'allonger. C'était la bouderie la plus amère que j'aie jamais faite, j'avais l'intention et me suis promis solennellement, si j'échappais à ce danger, de devenir sociable et aimable, de rentrer à la maison et de rendre ma vie et celle des autres aussi agréable que possible. La sueur coulait le long de mon corps, l'effort convulsif pour me maintenir immobile au même endroit me faisait trembler, doucement dans chaque membre, et si je ne remuais que mes lèvres desséchées, le lion se redressait à moitié pour se balancer sur son arrière-train, ses yeux étincelaient et il poussait un rugissement, si bien que je refermais vite la bouche et serrais les dents. Mais comme j'ai dû vivre et laisser s'écouler une longue minute après l'autre, la colère et l'amertume en moi ont disparu, même contre le lion, et plus je m'affaiblissais, plus j'excellais dans une patience qui me semblait agréable et charmante, si bien que j'ai supporté et enduré vaillamment chaque tourment. Cela n'aurait plus duré bien longtemps, la journée étant déjà fort avancée, quand un secours inespéré s'est présenté. L'animal et moi nous étions tellement attachés l'un à l'autre qu'aucun de nous n'a remarqué les deux soldats qui avançaient dans le dos du lion avant qu'ils ne soient tout au plus à trente pas de nous. C'était une patrouille qui avait été envoyée à ma recherche, car des affaires étaient en souffrance. Ils portaient leur fusil d'ordonnance sur l'épaule et je les ai vus briller devant moi comme une grâce divine en même temps que mon adversaire a entendu leurs pas dans le calme du paysage ; car de loin ils avaient remarqué quelque chose et s'étaient approchés le plus doucement possible. Ils se sont soudain écriés : "Regarde la bête, aide le colonel !" Le lion s'est retourné, a bondi, ouvrant furieusement la gueule, fâché comme un diable, et a hésité un instant sur qui se précipiter en premier. Mais quand les deux soldats, en